

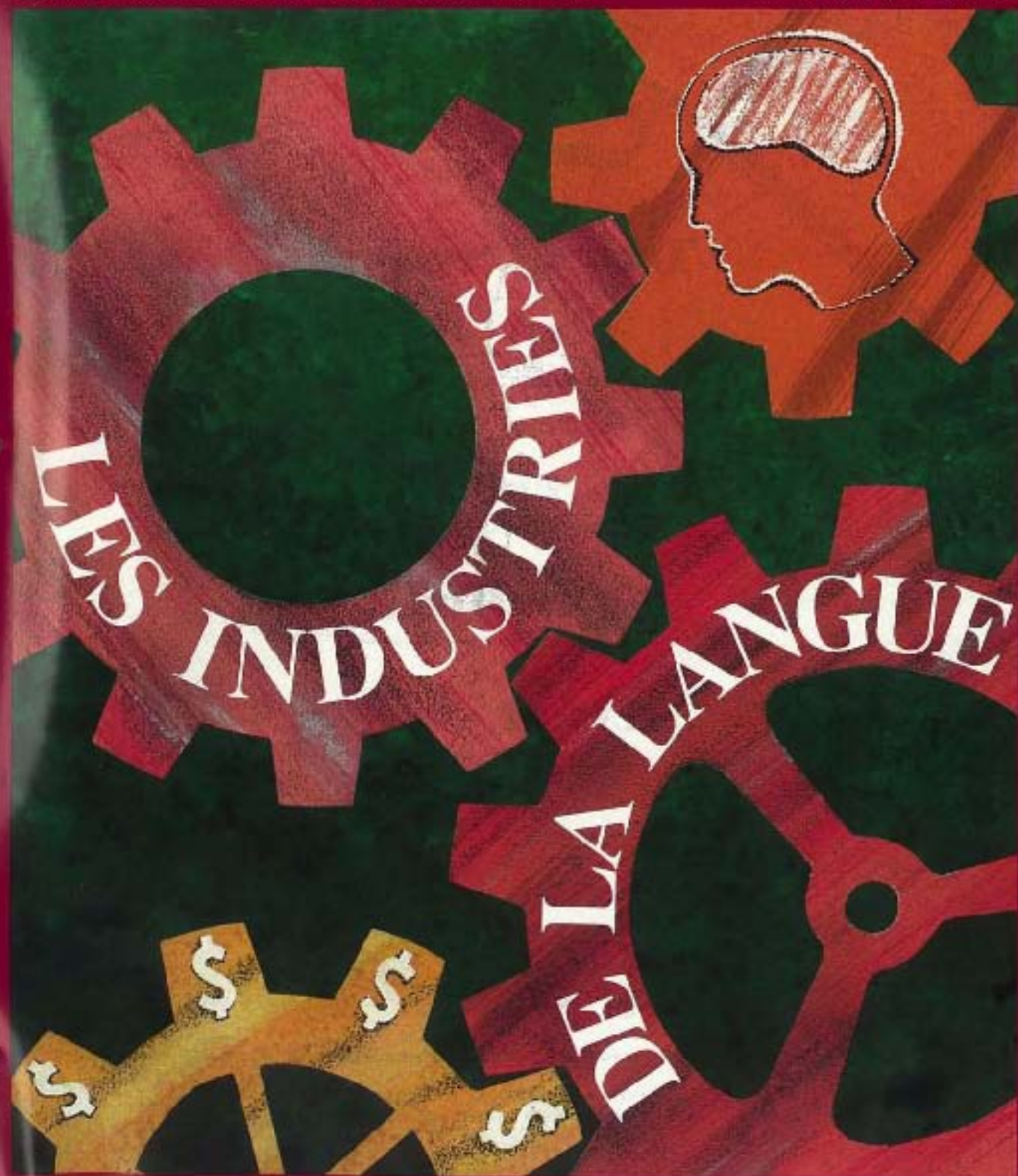
Alerte
terro-linguistique

clout

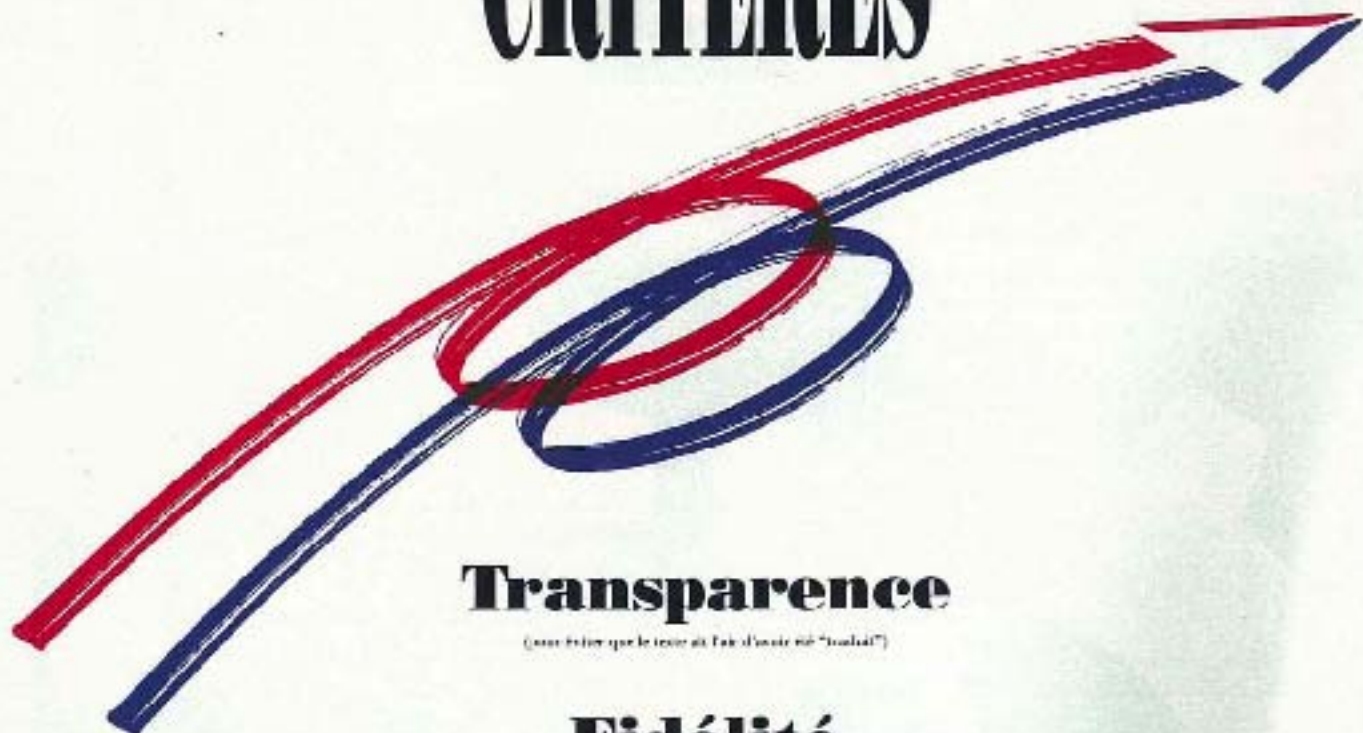


Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 22, septembre 1988



CRITÈRES



Transparence

(sans fautes que le texte ait l'air d'avoir été "traduit")

Fidélité

(À l'opposé du texte)

Correction

(grammaticale, syntaxique, orthographique et stylistique)

Exactitude

(notamment grâce à la recherche lexicographique et documentaire)

Créativité

(dans tous les cas utiles ou nécessaires)

LINGUA

TRADUCTION • ADAPTATION • RÉVISION • FRANCISATION • TRAITEMENT DE TEXTES • ÉDITIQUE

COMPLEXE SAINT-CHARLES
1111, BOUL. SAINT-CHARLES OUEST
BUREAU 408
LONGUEUIL (QUÉBEC) CANADA J4K 5G4
TÉLÉCOPIEUR : (514) 646-2726
TÉLÉPHONE : (514) 646-1951

Pour commencer

«**U**NE ATTENTION toute particulière doit [...] être accordée à ce que l'on appelle les *industries de la langue*, c'est-à-dire l'application industrielle du traitement de la langue, en tant que matériau, par les machines informatiques, afin de répondre à un certain nombre de besoins de secteurs tels que l'éducation, la santé, la sécurité, etc. Si le français ne s'industrialise pas, ses chances de se maintenir au niveau d'une langue internationale iront en s'amoindissant, du fait de la pression croissante qu'exerceront, dans tout type de communication industrielle, commerciale et scientifique, les ordinateurs capables de manipuler l'anglais, c'est-à-dire la langue des ingénieurs qui construisent actuellement le plus d'ordinateurs.»

C'est Claude Hagège qui fait cette mise en garde, dans *Le français et les siècles* (p. 249). Si nous avons consa-

cré, depuis l'existence de **Circuit**, deux autres numéros à la Machine (l'un sur le choix d'un ordinateur personnel, l'autre sur la traduction), ce numéro se veut moins pratico-pratique : en présentant un dossier sur les industries de la langue, il rend compte d'un grand mouvement économique et social qu'il faut connaître et savoir évaluer. Il y va en effet de la survie du français comme langue véhiculaire.

Les spécialistes francophones, tant linguistes qu'informaticiens, sont à pied d'œuvre. Pour des raisons évidentes, traducteurs et autres langagiers sont aussi concernés par ces questions, encore mal connues, mais régulièrement abordées notamment dans *Le Monde*. Les compétences des langagiers peuvent être mises à profit dans cette affirmation du français, d'un français qui doit vivre au même rythme que ses usagers ; corollaire-

ment, en y prenant une part active, ils affirmeront la valeur et l'importance de leurs professions.

Notre dossier sur les industries de la langue, présenté et coordonné par Monique C. Cormier avec la collaboration de Solange Lapierre et Pierre Auger, démontrera à l'envi que la francophonie — du moins du côté des linguistes et des informaticiens — ne souffre d'aucun retard, qu'elle n'a pas manqué le bateau. Il importe à présent que la collaboration se fasse plus active, plus embrassante, qu'elle englobe les diverses disciplines, allie l'industrie et l'université, regroupe les nations.

À venir :

- la bande dessinée
- la traduction commerciale

Pour le comité,
Johanne Dufour

Circuit

N° 22, septembre 1988

Dossier : Les industries de la langue

3

Dix points de vue sur un dossier chaud, les 101 : la place du Québec, l'opinion de l'entreprise, le rôle de l'université, l'enjeu pour les langagiers.

Sur le vif

22

Personnalités du journalisme, du droit, du théâtre, chercheurs et langagiers braquent leur regard sur aujourd'hui et demain.

Des revues

28

Pour donner de la couleur à la rentrée, les « messageries roses » sont peut-être ce qu'il vous faut.

Des livres

31

Court-circuit

36

La revanche d'une traductrice réhabilitée.



Des mots

25

Le krach : une véritable alerte météorologique, née de la fusion des maux de la Bourse et des maux de la météo !



Échos

Toujours à propos de l'article : *Langagiers, pensez clients*

Monsieur Jacques Houpert parle beaucoup, pour ne rien dire. Un exemple ou deux auraient avantageusement remplacé cinq pages de rhétorique agressive.

Ce que j'ai lu jusqu'à présent dans les pages de votre revue était beaucoup plus intéressant. J'en profite pour vous le dire.

Michel Gontard
Markham, Ontario

Encore et encore

Depuis quelque temps, les employés de la Direction générale des opérations de traduction et d'interprétation sont sensibilisés à

l'importance du marketing linguistique. L'article de *Circuit*, que nous avons reproduit dans *Nouvelles DGOT*, arrive donc à point nommé et je souhaite qu'avec cette diffusion élargie, il nous aide à mieux saisir le marketing linguistique dans toute sa portée et à le mettre en pratique dans notre quotidien.

Jacky Léon
Secrétariat d'État du Canada

Félicitations !

You have a right to be proud of *Circuit*. It is very well done.

Chester Burger & Co., Inc.
Management Communications
Consultants
New York



LA VALEUR N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES... ÉTAGES

Un service personnalisé

- Traduction
- Terminologie
- Rédaction

Cartier et Lelarge

5585, av. Monkland
Bureau 100
Montréal (Québec)
H4A 1E1
(514) 486-4767

Circuit

Publié quatre fois l'an par la
Société des traducteurs du Québec



1010, rue Sainte-Catherine ouest
Bureau 1036
Montréal (Québec) H3B 3R5
Tél. : (514) 861-1783

Représentante au Conseil de la STQ
Monique G. Cormier

Direction
Johanne Dufour

Coordination
Solange Lapierre et Marie-Hélène Gauthier

Rédaction
Monique G. Cormier (*Des liens*), Jean Delisle (*Ponts, dits et chiffres*), Marie-Hélène Gauthier (*Des mots*), Paul Harguelin (*Des réseaux*), Nadi Kerpan (*Sur le vif*), Solange Lapierre (*Circulants*), Pierre Marchand (*Des techniques*) et Marie Proulx (*Secrétaires du conseil*)

Dossier
Monique G. Cormier, Solange Lapierre et Pierre Auger

Révision
Emmanuelle Benuine, Michèle Cossette, Marcelle Gendron, Marie-Chaire Lemaire, Éliane Potvin, Marie-France Boussette

Direction artistique
Lise Gascon

Photographie
Pauline Béland, Normand Cadorette, André Lecas, Marc Robitaille

Illustrations
Lise Gascon, Bénée Lévy

Composition typographique
Mardigne

Impression
Aux presses scurils

Publicité
Anne-Marie Milboeuf, Jean Séguin et Associés
(514) 748-6561

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs.

L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

Dépôt légal - 3^e trimestre 1988
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de la STQ : abonnement gratuit
Non-membres : 20 \$ par année (30 \$ à l'extérieur du Canada). Chèque ou mandat postal à l'ordre de « Circuit STQ » (voir adresse ci-dessus).

Les industries de l'avenir



« Pour la langue française, il s'agit de s'adapter aux transformations technologiques afin qu'elle demeure un véhicule de progrès et de modernité et puisse servir à la fabrication de tout produit industriel exigeant, à un titre ou à un autre, un apport linguistique! »

par Monique C. Cormier

AVOIEZ que l'expression *industries de la langue* vous a étonné la première fois que vous l'avez lue ou entendue. Quelle idée de rapprocher ce mot si cher, si intime, qui se traîne comme une plainte, *langue*, et ce terme de trois syllabes bien marquées, associé à la transformation et à l'exploitation de la matière, *industries*? Au pluriel, par-dessus le marché!

Quand et où l'expression *industries de la langue* est-elle née? Qui donc l'a conçue et à quelle fin?

L'acte de naissance

En février 1986, Versailles est l'hôte du Premier Sommet de la francophonie, qui regroupe les chefs d'État et de Gouvernement ayant en commun l'usage du français. Y sont approuvés une centaine de projets dont le but est de favoriser le développement harmonieux et la mise en valeur du potentiel de l'ensemble des pays francophones. Ces projets sont répartis en cinq réseaux : culture et communication ; énergie ; agriculture ; *industries de la langue* ; développement technologique et information scientifique. Voilà donc inscrite officiellement dans une résolution versaillaise l'expression qui nous intrigue.

Autre chose, c'est le Comité international de suivi, composé de représentants de onze pays, qui assure l'application des résolutions adoptées au Premier Sommet. Ce mandat, le Comité le partage avec l'Agence de coopération culturelle et technique créée à la Conférence de Nîmes, au

Niger, en 1970. D'aucuns font remonter à cette conférence l'amorce de la véritable coopération internationale qui a donné lieu au Premier Sommet de 1986, à Versailles, et au Deuxième Sommet, en 1987, à Québec.

La paternité

En 1985, le ministre de la Recherche et de la Technologie de France reçoit un rapport intitulé *Les industries de la langue. Un grand enjeu culturel, scientifique et technologique pour la France*. L'auteur : Bernard Cassen, professeur à l'Université Paris VIII et chef de la Mission industries de la langue. Son adjoint est Jean-François Dégremont, ingénieur au CNRS.

C'est donc à juste titre que nos soupçons de paternité peuvent porter sur ces deux savants et n'écoutez pas les mauvaises langues qui vous diront que, dès 1984, l'expression circulait déjà dans les milieux spécialisés, au singulier et au pluriel, jusqu'à ce que le pluriel l'emporte.

Portrait de famille

Le concept des industries de la langue est jeune, sa personnalité n'est donc pas tout à fait définie. Cependant, il est vigoureux et parfaitement de son temps puisqu'il se range d'emblée dans les nouvelles technologies de l'information.

Pour les uns, son champ se limiterait aux technologies qui fabriquent et commercialisent des appareils et logiciels capables d'interpréter et de générer le langage humain. Pour les autres, en plus de ce qui précède, il faut lui laisser tout le champ des activités plus classiques reliées à la langue, comme la traduction, la rédaction, la terminologie, la néologie, l'édition, etc., qui font de plus en plus appel à l'informatique, sans oublier les activités visant l'acquisition de connaissances en informatique, en linguistique et dans des disciplines où l'on s'intéresse à la compréhension des textes.

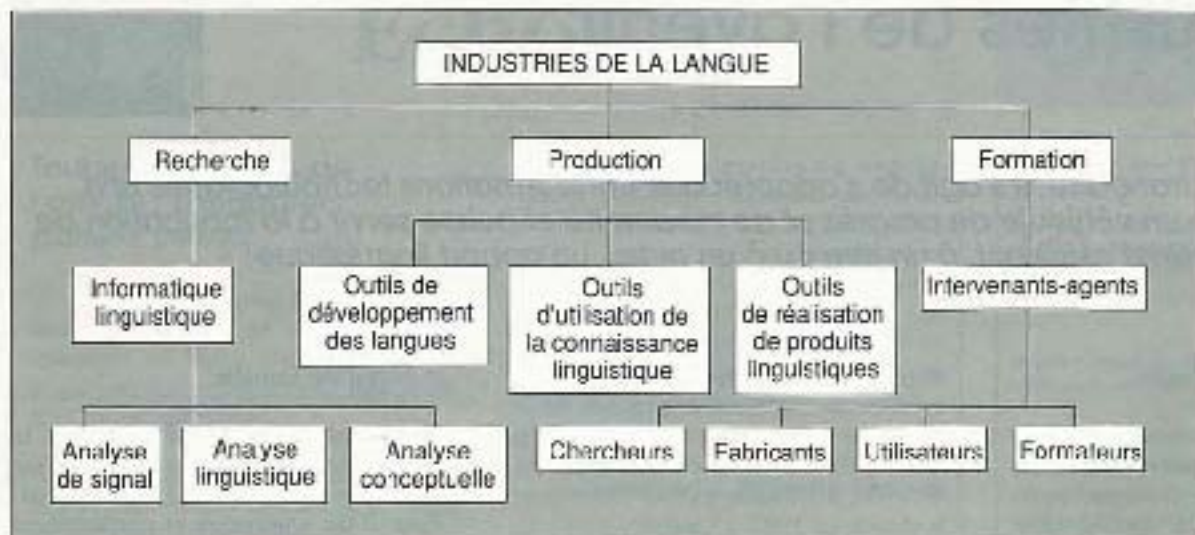
Je parierais que, gourmand comme il est, ce concept finira tôt ou tard par occuper tout le champ qui s'ouvre à lui.



Monique C. Cormier

Monique C. Cormier — professeure au Département de Linguistique et philologie de l'Université de Montréal. A emménagé à l'Université Laval où elle a mené des recherches en terminologie de la bureaucratie et des arts infographiques dans le cadre de KELA, projet financé par IRIS Canada et l'Université Laval. Responsable du Comité des publications de la STQ et membre du Conseil d'administration.

Photo: Pauline Bédard



Gros plan

Examinées de près, les industries de la langue comportent trois grands volets : la recherche, la production et la formation.

■ La recherche

Dans toutes les industries, la mise au point de produits informatiques nouveaux ne saurait se faire sans recherche-développement. Les industries de la langue ne font pas exception et leurs efforts de recherche-développement doivent porter sur l'informatique linguistique. Actuellement, ces recherches se font dans les trois grands secteurs que sont l'analyse de signal, l'analyse linguistique et l'analyse conceptuelle. Elles touchent plus particulièrement la description formelle des langues humaines, l'interprétation du langage naturel, les langages formels et la lecture automatique de textes.

■ La production

Quant aux produits que l'on envisage de fabriquer, ils se partagent en trois catégories : les outils de développement des langues, les outils d'utilisation de la connaissance linguistique et les outils de réalisation de produits linguistiques.

Les outils de développement des langues comprennent les outils internes de recherche et de développement à la disposition des linguistes et des terminologues. Entrent dans cette catégorie les instruments de recherche linguistique comme les

logiciels de recherche linguistique, les réseaux de transmission de données, le courrier électronique, les banques de données linguistiques et les dictionnaires informatisés.

Pour leur part, les outils d'utilisation de la connaissance linguistique se servent des résultats des recherches en informatique linguistique pour des applications de la vie courante. Les systèmes de traduction automatique ou assistée par ordinateur, les banques de données textuelles, les générateurs de parole, les systèmes experts, les didacticiels, ainsi que les interfaces utilisées pour l'interprétation des langues naturelles et le contrôle vocal des appareils font partie de cette catégorie.

Enfin, les outils de réalisation de produits linguistiques, mieux connus sous le nom d'aides à l'édition et à la publication, sont ceux qui aident à produire des textes et dont les langagiers sont d'avidés consommateurs. Ces outils comprennent les traitements de texte, les correcteurs orthographiques, les générateurs d'index automatiques, les générateurs automatiques de textes et les systèmes d'édition.

■ La formation

L'implantation de nouveaux produits informatiques et, par voie de conséquence, l'industrialisation de la langue, n'ont de chances de réussir qu'à condition qu'on mette sur pied un vaste programme de formation, autant en amont qu'en aval. Formation des chercheurs, mais aussi celle

des fabricants et des utilisateurs potentiels, sans oublier les futurs formateurs.

L'avenir

On le voit, les industries de la langue, c'est le mariage consommé de l'informatique et de la langue avec pour fruits vitesse et efficacité. C'est l'informatique qui traverse et bouleverse les activités langagières classiques. Et, réciproquement, ce sont les disciplines traditionnelles qui forcent l'informatique à se plier à elles pour créer de nouvelles technologies et même de nouvelles disciplines.

Les industries de la langue : l'avenir de la francophonie avec une technologie de pointe en français. Somme toute, même si elles sont nées dans le présent siècle, le prochain sera le leur. ■

1. Rapport du Sous-comité des Industries de la Langue du Comité de coordination des contributions qualifiantes.

À lire

La revue *Enraciné*, une publication de l'Université de Paris VIII, a consacré de ix de ses numéros aux industries de la langue (n° 16, automne 1986, 160 p. et n° 17, printemps 1987, 205 p.). Il s'agit de d'un tour assez complet de la question. Lectures passionnantes.

L'industrie et les industries de la langue



Pour le secteur privé, le champ des applications est vaste à souhait et le chiffre d'affaires augmente de façon exponentielle. Aux langagiers de s'y tailler une place

par Richard Kromp

POUR le secteur privé, le champ des industries de la langue est bien défini : il s'agit du créneau commercial que représente l'informatisation du traitement linguistique sous toutes ses formes.

L'activité langagière constitue un potentiel d'affaires intéressant depuis fort longtemps. On pourrait probablement remonter à Babel. Mais l'importance du marché susceptible de bénéficier de l'apport des nouvelles techniques surprend. Pour s'en convaincre, voyons quelques chiffres éloquentes, avant d'explorer les nouveaux domaines d'application et d'évaluer l'impact de la technologie sur le monde des langagiers.

Des sous, des sous

On ne parle pas encore des industries de la langue dans les statistiques officielles. La part que représente ce marché s'évalue moins aisément que celle de la culture de la betterave à sucre. Mais nous pouvons nous contenter, à défaut de données précises, d'indicateurs révélateurs. Des recoupements permettent en effet d'évaluer à trois milliards US la production américaine de logiciels de traitement de texte en 1986, celle de l'édition électronique à un milliard et demi, la TAO, l'indexation automatisée et les systèmes experts à un milliard. Ces données ne tiennent évidemment pas compte des sommes investies dans la recherche fondamentale ou appliquée. Et on peut croire qu'il ne s'agit que de la pointe

de l'iceberg et que la valeur de ce marché croîtra de manière exponentielle.

Objectif : interprétique et rédactionnel

Si le marché présent et à venir est important, les champs d'activité susceptibles d'un essor fulgurant sont vastes à souhait. Il y a d'abord celui de la reconnaissance vocale : on n'est peut-être pas loin de l'ordinateur qui, tel HAL 9000 dans *2001 : l'Odyssée de l'espace*, fonctionne sans clavier et répond dans la langue de l'utilisateur. De multiples recherches en interprétation du langage naturel, quoique directement rattachées à l'intelligence artificielle et à la traduction automatique, sous-tendent cette application.

Les fonctions de correction orthographique sont de plus en plus courantes dans les traitements de texte, et la recherche tend à y intégrer des fonctions syntaxiques ou morphologiques qui reposent sur les recherches en linguistique computationnelle (descriptions formelles, interprétation du langage naturel, travaux sur les langages formels).

Et que dire de la panoplie d'applications liées au monde de l'édition ? On arrive aujourd'hui, grâce aux outils de bureautique, à intégrer texte et image et à produire des bons à tirer sur des imprimantes de qualité.

Il y a aussi tout le monde des didacticiels. Pour l'enseignement du français, pour des cours de linguistique pure, de traduction, d'interpré-

tation ou de terminologie, la technologie n'attend qu'à être mise à profit.

La traductique pour sa part comprend l'aide à la rédaction, l'aide à la traduction, l'analyse de textes par ordinateur (ATO) et la traduction automatique. De ce merveilleux rêve des années 50, lorsque la grammaire générative de Chomsky suscitait les espoirs les plus démesurés, reste maintenant l'*utopie raisonnée*, pour emprunter l'expression de Gouadec.¹ On comprend facilement les limites de ces systèmes compte tenu de la complexité de la matière linguistique. Devant cette complexité, c'est tout l'éventail des champs de recherche qu'il faut déployer : intelligence artificielle, systèmes experts, linguistique computationnelle.

N'oublions pas la terminologie. Certains outils peuvent même être d'ores et déjà qualifiés de standard, telles les banques ou les bases de données terminologiques. Aux banques publiques, comme la BTQ, Termium, Normaterm ou Eurodicautom, s'ajoutent maintenant des bases de données privées comme IBMOT. Et, comme pour la traductique, l'essor de l'intelligence artificielle, des systèmes experts et de la linguistique computationnelle, soulève de grands espoirs. Les langagiers aimeraient maintenant des outils offrant des fonctions d'aide plus ambitieuses encore : le dépouillement (que certains logiciels de traductique arrivent déjà à alléger), l'assistance à la création néologique, la documentation exploitable en direct.

Enfin, un jour peut-être parlerons-nous d'interprétique et de rédactionnel.



Richard Kromp

Richard Kromp — président de la SIQ, directeur de la terminologie et des programmes linguistiques d'IBM Canada. Une fois, membre du Sous-comité québécois des industries de la langue, ancien représentant d'IBM au Comité consultatif canadien de l'ISO/TC 37/SC 2 et ancien responsable du Groupe de travail 6 de l'ISO/TC 37/SC 1.



Il s'agit bien d'industries, car un premier inventaire fait apparaître des chiffres d'affaires déjà considérables, et laisse entrevoir de gros marchés potentiels à moyen terme. Par exemple, on estime que les systèmes d'interrogation de banques de données en langage naturel ont produit, en 1985, un chiffre d'affaires de 55 millions de dollars, en croissance de 100 % par an, et que celui de la traduction assistée par ordinateur peut être évalué à 10 % de l'ensemble de l'activité de traduction (soit de 160 millions à 480 millions de dollars suivant les évaluations).

Jacques Rosselin

Le Monde diplomatique, août 1987

L'horizon des applications potentielles est tel que seules les limites de notre imagination arrivent à définir les pourtours.

La collaboration, une nouvelle avenue ?

L'industrialisation de la langue pourra sans doute bénéficier de la collaboration entre l'entreprise et les universités. Utopie, direz-vous ? Pas tant que cela. Il est de plus en plus fréquent de voir s'allier technologie des grandes industries et science universitaire. Et le Québec n'est pas en retard pour compte dans ce mouvement. Le projet RELAI (Recherche en lin-

guistique appliquée à l'informatique), qui fait suite à une entente entre IBM Canada et l'Université Laval par laquelle les parties se sont engagées à injecter deux millions et demi de dollars pour la recherche, est un exemple duquel on peut escompter des retombées concrètes pour les industries de la langue. De tels efforts conjoints visent à faire progresser plus rapidement encore les activités de recherche fondamentale et appliquée.

Langagiers au premier banc

Et les langagiers dans tout cela ? Quel impact l'industrialisation de la

langue aura-t-elle sur eux ? D'abord, les outils leur étant souvent destinés, on ne saurait se passer de leur avis au moment de l'intégration des nouveaux systèmes. Ce sont les langagiers qui mettent les nouveaux outils au banc d'essai. Et ce sont eux qui bénéficient en tout premier lieu de leurs avantages. Ainsi seront-ils mieux équipés pour devenir plus efficaces encore. Ainsi pourront-ils faire face à une concurrence toujours plus étendue, surtout avec l'imminence du libre-échange.

Les langagiers peuvent même être appelés à intervenir plus en amont, au stade du développement. Ce n'est pas par hasard qu'une équipe de traducteurs et de terminologues a été à l'origine de ce qui est devenu TERMINUM. Ce n'est pas par hasard que des traducteurs ont été mandatés par le laboratoire de Gaithersburg (laboratoire de développement d'IBM aux E.-U.) pour élaborer le correcteur orthographique maintenant intégré aux divers traitements de texte d'IBM.

En résumé, l'industrie croit à l'importance du créneau commercial que constitue l'industrialisation de la langue, et elle est prête à collaborer avec les universités pour en exploiter l'immense potentiel. Les langagiers, pour leur part, peuvent se tailler une place dans ce mouvement vers l'avenir. Il n'en tient qu'à eux. ■

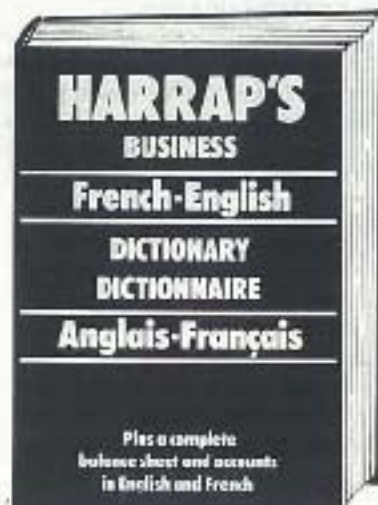
L. Daniel Goudeau, « Les horizons de la terminologie », *Actes*, vol. 32, n° 2.

Harrap's Business

(2^e édition)

Français - Anglais
Anglais - Français

49,95\$



...termes de banque, d'assurance,
de comptabilité, de Bourse,
de commerce, de publicité.

Diffusion:
DIFFULIVRE INC.
2973, rue Sarselon
Saint-Laurent (Québec)
H4R 1E6
Tél.: (514) 336-2563

L'alliance universitaire-industriel, suspecte, difficile... et nécessaire



La crédibilité des applications des IdL serait renforcée par le concours de l'universitaire, encore aux prises avec des obstacles de taille : sa propre réticence, ses difficultés à se vendre...

par Conrad Ouelton

POUR être valables, toutes les activités, tous les outils devraient se fonder sur des résultats de recherche fondamentale, en linguistique surtout. Trop souvent, les concepteurs de logiciels ou d'outils destinés à des applications linguistiques ne reconnaissent pas la nécessité de recourir aux résultats de la recherche fondamentale, préférant se fier à leurs propres connaissances de la langue ou à ce qu'on retrouve dans les ouvrages classiques comme les grammaires d'usage et les dictionnaires.

À chacun ses dinosaures !

Faut-il vraiment reprocher à l'industrie une certaine forme d'ignorance, ou de non-reconnaissance, de la recherche linguistique universitaire ? Peut-être, mais une chose est certaine, les chercheurs n'ont sûrement pas fait l'effort de vendre leur produit, à l'exception heureusement de quelques linguistes qui ont fait œuvre de pionniers en osant s'aventurer en dehors de leurs laboratoires. Non que tous les linguistes doivent obligatoirement se préoccuper des éventuelles applications de leurs recherches, mais ils devraient être beaucoup plus nombreux à le faire. Malheureusement, les cercles linguistiques se caractérisent encore par leur conservatisme. Les tenants de la linguistique théorique regardent tou-

Conrad Ouelton — professeur au Département de langues et linguistique de l'Université Laval, directeur du projet BELAL, responsable d'un projet de recherche en linguistique appliquée à l'industrie. A été directeur de ce département et a été doyen à la retraite de la Faculté des lettres de cette même université. Membre du conseil scientifique du CEFIL (Centre interdisciplinaire de recherche en information des organisations).



Conrad Ouelton

jours avec un certain amusement, quand ce n'est pas autre chose, les travaux de ceux qui s'intéressent à l'application. On conseille aux jeunes

Et pourtant... la communauté québécoise des linguistes n'est pas à ce point forte qu'elle puisse se permettre un tel éparpillement d'efforts

chercheurs, plus éveillés aux techniques, de faire « aussi » de la recherche fondamentale... L'utile, l'applicable devient suspect !

De plus, il semble que le linguiste universitaire soit un pur, au sens du dictionnaire ; il n'accepte pas facilement que son nom soit associé à celui d'une entreprise. Il condescend tout

au plus à prêter son aide à certains organismes publics, OLF, CLP, ministère de l'Éducation, ministère des Affaires culturelles, etc. La liberté universitaire s'accommode souvent mal, en effet, des contraintes propres à l'industrie qui laissent peu de place à la fantaisie.

L'art de vendre

Encore trop présent, ce comportement est heureusement en train de disparaître. Subsistent d'autres difficultés. Des linguistes, sensibles au changement et désireux de répondre à certains besoins nouveaux de la société, ne demanderaient pas mieux que d'orienter leurs recherches en fonction d'éventuelles applications. Ils se retrouvent devant deux ordres de difficultés. Certains, coupés qu'ils

Cette recherche fondamentale dont l'objet est la mise à plat du français est essentielle si l'on veut que la langue française soit en mesure de s'adapter aux industries de la langue, si l'on veut qu'elle permette le développement de la recherche et de la production dans les secteurs de pointe ; certains prétendent qu'il y va de la survie du français comme langue véhiculaire...

sont du monde de l'entreprise, par viennent mal à définir les retombées industrielles de leurs travaux. D'autres entrevoient bien quels bénéfices la société pourrait retirer de leurs recherches, mais se révèlent incapables de vendre leur produit, incapables, à cause de leur formation, de traduire en termes concrets les conclusions de leurs recherches. Ils insistent sur la théorie qui sous-tend leurs travaux, plutôt que de s'ajuster à un auditoire qui veut entendre parler de résultats tangibles. Question de point

de vue, dira-t-on, mais combien importante si un universitaire veut intéresser un profane à ses travaux de recherche!

Enfin, le linguiste universitaire intéressé aux industries de la langue éprouve souvent des difficultés à former des équipes multidisciplinaires, qui regroupent d'autres linguistes du système universitaire québécois, des spécialistes d'autres disciplines, des représentants de l'industrie. Et pourtant... la communauté québécoise des linguistes n'est pas à ce point forte qu'elle puisse se permettre un tel éparpillement d'efforts.

Le français mis à plat

Des arguments de divers ordres devraient inciter le monde universitaire, les linguistes en particulier, à s'associer plus étroitement aux industries de la langue. Une société en pleine mutation, en pleine période d'adaptation aux nouvelles technologies de l'information doit pouvoir s'appuyer sur les résultats de la recherche fondamentale et elle a besoin de l'apport de la linguistique.

Les linguistes possèdent en effet plus que quiconque les compétences pour décrire les codes oraux et écrits de façon à ce que le français serve de langue de communication entre l'utilisateur et la machine. Cette recherche fondamentale dont l'objet est la *mise à plat*¹ du français est essentielle si l'on veut que la langue française soit en mesure de s'adapter aux industries de la langue, si l'on veut qu'elle permette le développement de la recherche et de la production dans les sec-

L'université doit faciliter la recherche dont les résultats sont susceptibles d'applications industrielles

teurs de pointe. Certains prétendent qu'il y va de la survie du français comme langue véhiculaire...

Des sources de financement inépuisables

Ce qui paraît évident au monde universitaire ne l'est peut-être point pour le monde de l'industrie. Il nous revient de faire la démonstration de la valeur de la recherche linguistique. En termes clairs, c'est au linguiste universitaire de vendre son produit au consommateur, de faire preuve d'esprit marketing.

Une telle démarche s'inscrit également dans le nouvel esprit d'ouverture envers la société, dans un nouvel esprit de collaboration entre l'université et les organisations publiques et privées. Cette coopération devrait permettre de mieux former les futurs diplômés. Elle devrait également donner accès à de nouvelles sources de financement de la recherche, sources virtuellement inépuisables si on réussit à faire la démonstration de la valeur de la marchandise.

La recherche universitaire de type classique, libre et non subventionnée, n'est pas à rejeter, loin s'en faut, mais l'université doit aussi faciliter la recherche dont les résultats sont susceptibles d'applications industrielles. Quoi qu'on en dise, les différences entre les deux types de recherche, si l'on tient à les distinguer, ne sont pas de qualité, mais de finalité. ■

1. La mise à plat est la réalisation d'une description systématique de la langue, orientée en vue de l'élaboration d'une représentation utilisable par des machines.



TRANSLATEC CONSEIL LTÉE
393-9393

TECHNITRANS INC.
393-1366

Modem/télécopie G.I, II, III 393-1373

Linguistique et bureautique vont en bateau



À quoi servent les « ingénieurs en linguistique » ? Devant le développement des industries de la langue, les informaticiens ne peuvent plus faire cavalier seul

par Philippe Martin

LA CORRECTION automatique de l'orthographe fait partie de l'outillage bureautique courant, au même titre que le traitement de texte auquel il est le plus souvent intégré. On peut se demander si d'autres éléments du texte, tels que la syntaxe, le style, bénéficieraient prochainement d'outils de vérification et d'élaboration de même nature, mettant en œuvre différents mécanismes de production du code linguistique.

Traditionnellement, la linguistique se divise en plusieurs disciplines distinctes, s'intéressant à des aspects particuliers du fonctionnement du code du langage : la phonologie s'applique à décrire les sons du langage en tant qu'éléments d'un code, la phonétique explicite les réalisations matérielles de ces éléments, la morphologie cherche à déterminer les règles d'assemblage des unités phonologiques, la syntaxe détermine les procédures de construction des unités morphologiques, la sémantique, enfin, se propose de vérifier la cohérence des choix d'unités morphologiques dans la phrase.

En aval du TdI, la linguistique

À chacun de ces domaines correspond une application privilégiée des industries de la langue et de leurs réalisations bureautiques. Ainsi, la phonétique et la phonologie constituent les sciences de base pour la recon-

naissance automatique de la parole et la synthèse à partir du texte, la morphologie préside à l'élaboration des lexiques de correction orthographique, la syntaxe est appliquée à la vérification automatique de la construction des phrases, la sémantique assure l'indexation automatique et la mesure stylistique des textes.

En fait, si on dépasse un niveau élémentaire de fonctionnement, chaque application, de la plus simple (correction orthographique) à la plus complexe (reconnaissance de la parole, traduction automatique) fait intervenir tous les domaines de la linguistique. Les théories se voient ainsi,

peut-être pour la première fois, testées en vraie grandeur et confrontées avec les données réelles dans leur entité.

Ainsi, la correction orthographique d'un texte est basée sur la consultation de lexiques élaborés à partir de l'analyse morphologique de la langue. Ce sont les unités morphologiques (racines, préfixes, suffixes, etc.) dégagées par cette analyse qui constituent la base de données, plutôt

que le dictionnaire de toutes les formes orthographiques possibles, permettant ainsi un accès rapide et une réduction considérable de la taille du lexique.

La morpho-syntaxe qui étudie le fonctionnement des morphèmes en liaison avec les autres unités constitutives de la phrase, permet une extension intéressante des correcteurs orthographiques. Les marques de genre, de nombre, de cas pour les langues à flexion, de temps verbaux, l'emploi correct des prépositions peuvent ainsi être vérifiés par l'examen du contexte syntaxique de la phrase, sans exiger une analyse de sa structure.

Déjà, des premiers « correcteurs » sémantiques expérimentaux apparaissent pour établir la cohérence syntaxico-sémantique de la phrase, la « valeur » du style, l'articulation du discours dans le texte, etc. À ce niveau d'utilisation, les théories linguistiques devraient intégrer un modèle de l'univers des connaissances du locuteur/scripteur, ce qui est loin d'être le cas. Des applications de reconnaissance et de traduction automatique sont toutefois réalisables dans certaines conditions très restrictives où cet univers peut être imposé à l'utilisateur du système.

Et la théorie des catastrophes...

On le voit, la linguistique se trouve face à un champ d'application riche et varié couvrant tous les domaines de la réflexion théorique. Or, paradoxalement, le développement de ces applications est confié la plupart du temps à des informaticiens, qui y apportent tout naturellement des solutions sans lien avec la théorie. Linguistique, en utilisant des outils mathématiques d'usage courant en informatique, tels que statistique, analyse combinatoire, traitement du signal, voire plus exotiques comme la théorie des catastrophes.

Les résultats obtenus par ces approches non linguistiques ne sont pas nécessairement sans valeur. Par exemple, dans un processus de synthèse de la parole à partir du texte en italien, il est nécessaire de déterminer la position de la syllabe accentuée. L'italien étant une langue à accent « libre », il n'existe pas de règle simple permettant ce positionnement, qui demande une analyse morphologique élaborée pour être effectuée correctement. Or, une équipe d'un laboratoire de recherche composée essentiellement d'ingénieurs et d'informaticiens (CSELT, Turin) a réussi à mettre au point un système à taux



Philippe Martin

Philippe Martin — ingénieur linguiste, professeur à l'université de Turin, a publié de nombreux articles sur la médiation linguistique de l'information, sur la reconnaissance, la synthèse et l'analyse automatique de la parole, et sur les applications informatiques de la linguistique.

d'erreur acceptable en utilisant uniquement des critères de corrélation statistiques entre la position de l'accent et la répartition de trigrammes (trois caractères) dans le mot.

De même, dans des applications de dialogue personne-machine utilisant le langage naturel, des grammaires de type ATN (Augmented Translation Network) comprenant un très grand nombre de règles ont été élaborées presque totalement en dehors des théories syntaxiques « traditionnelles ». Malgré la lourdeur des

programmes obtenus, les performances sont tout à fait encourageantes.

Cet état de choses s'explique facilement. La plupart des problèmes bureautiques demandant une expertise linguistique ont été traités avant tout par des ingénieurs qui, souvent désarçonnés par les processus de pensée des linguistes (et singulièrement des phonologues), ont appliqué leur propre mode de traitement en contestant ou négligeant les apports de la théorie linguistique. Relevant du domaine des « lettres », la linguistique

a perdu beaucoup de son prestige des années 60, et reste enseignée le plus souvent par des spécialistes eux-mêmes peu au courant des exigences et des possibilités de l'informatique.

Pour éviter que par ce processus la linguistique ne perde petit à petit son statut de science humaine, il serait urgent de former de véritables « ingénieurs en linguistique » - capables d'intégrer la spécificité des approches de la linguistique théorique aux outils informatiques contemporains. ■



Et le Québec ?

Une quinzaine de représentants - universités, ministères, entreprises - poursuivent les objectifs fixés aux deux Sommets : il s'agit du Sous-comité québécois des industries de la langue

par Pierre Auger

C'EST À LA SUITE des réflexions menées depuis 1980 et pilotées par certains États francophones, entre autres la France et le Québec, déjà bien engagés dans la recherche en génie linguistique, et des représentations de groupes de chercheurs, que la structure des Sommets francophones, née en 1986, constituait un Réseau des industries de la langue pour la promotion des intérêts de la langue française. Animé par la France, ce Réseau réunit régulièrement depuis 1986 des responsables et des experts francophones de plusieurs États en vue de préparer des propositions à l'intention des chefs d'État réunis lors des Sommets.

L'antenne québécoise de ce réseau, constituée par le *Sous-comité québécois des industries de la langue*, a joué et joue toujours le rôle de rassembleur et d'animateur de projets susceptibles de développer les industries de la langue à l'échelle de la francophonie. C'est ainsi qu'à la suite du Premier Sommet de Paris, le Sous-comité québécois se mettait au travail pour préparer des propositions plus précises en vue du Sommet de Québec.

La proposition du Sous-comité contenait trois programmes majeurs. Le premier touche la recherche et le développement industriel dans les domaines de la communication

orale, du traitement de l'écrit et de l'intelligence artificielle (financement multilatéral de trois millions de dollars, financement national de certains projets). Ceci assorti de la création d'un *Observatoire des évolutions technologiques, des innovations et des marchés* liés aux industries de la langue et d'un *Forum des industries de la langue*. Le second programme, celui de la création d'un *Réseau international de néologie et de terminologie*, facilitera l'adaptation de la langue française au modernisme technologique. Le troisième, enfin, est orienté vers la formation et le perfectionnement de chercheurs et de praticiens dans le domaine des industries de la langue. Il met l'accent sur le développement d'un axe Nord-Sud inscrit dans une démarche globale « industrialisante » pour que le français devienne une langue-relais qui serve au transfert des connaissances techniques, et qu'ainsi les autres langues de la fran-

cophonie atteignent peu à peu un niveau de performance qui puisse satisfaire les besoins du Sud. Ces propositions, adoptées au Sommet de Québec, devraient être appuyées financièrement par un fonds multilatéral de quelque cinq millions de dollars et l'engagement des chefs d'État à favoriser la recherche en ce domaine dans leurs pays respectifs.

Une chose est certaine, une organisation panfrancophone de la recherche dans le domaine des industries de la langue est devenue nécessaire pour assurer l'avenir du français. Il faut encore songer au développement d'une terminologie française de l'informatique qui soit fonctionnelle, et qui favoriserait par le fait même le dialogue entre experts et les échanges internationaux en langue française. Enfin, il faudrait aplanir un autre obstacle, celui de la variation linguistique, et faire en sorte que les machines puissent la maîtriser. ■

Membres du Sous-comité québécois des industries de la langue

Pierre Auger
Claude Beaudry
Luc Bernard
Guy Bertrand
Marie-Michèle Boulet
John Chadioux

Jean-Claude Corbeil
Jules Duchastel
Louis-Philippe Hébert
Jean-Marie Fortin
Richard Krenig
Guy Lapalme

Gérard Lapointe
Yves Leclerc
Luc Martin
Richard Parent

Ar-ti-cu-lez s.v.p.

La synthèse et la reconnaissance de la parole s'apprêtent à sortir du laboratoire

par Claude Paradis

LES ORDINATEURS qui parlent intelligiblement et qui reconnaissent ce qu'on leur demande ne sont pas encore légion, mais ils font tout doucement leur apparition sur le marché. Il reste toutefois plusieurs problèmes techniques à régler pour que ces machines aient une incidence sur notre vie de tous les jours.

La synthèse de la parole, c'est à dire l'actualisation orale de messages linguistiques à l'aide d'une machine, constitue un secteur de recherche fort avancé. Parce qu'on connaît maintenant assez bien les paramètres acoustiques des divers sons de quelques langues, on est en mesure, dans certains milieux privilégiés, de générer de la parole artificielle d'une qualité telle qu'on ne puisse pas la distinguer de la parole humaine. Ainsi, pour les handicapés visuels, il existe déjà des systèmes qui peuvent « lire » très adéquatement un texte écrit. À mesure que les algorithmes de synthèse se raffinent et que les capacités des ordinateurs augmentent, on devrait obtenir à bon marché de la parole synthétique de qualité presque parfaite. Mais les applications de la synthèse ne connaîtront un grand essor que lorsque la reconnaissance et une certaine forme de compréhension automatiques de la parole par l'ordinateur seront plus courantes. En effet, il n'y a encore

qu'un intérêt limité à produire des énoncés oraux si ceux-ci ne constituent pas des réponses à des demandes d'information, elles aussi formulées verbalement.

Bagage limite actuel : 1 000 mots

Depuis deux ans, la technologie de la reconnaissance de la parole a fait un si grand pas qu'il est possible d'imaginer que des systèmes pleinement satisfaisants verront bientôt le jour. Jusqu'à dernièrement, tous les



Claude Paradis

appareils et logiciels de reconnaissance sur le marché ne pouvaient reconnaître qu'un nombre très limité de mots (une centaine) prononcés isolément, c'est-à-dire précédés et suivis d'une pause qui pouvait aller jusqu'à une seconde et demie. Par ailleurs, tous ces systèmes ne pouvaient réagir qu'à la voix d'un seul locuteur après une séance d'entraînement plus ou moins longue. Cependant, parmi les nouveaux systèmes, quelques-uns (dans des conditions optimales) peu-



vent maintenant reconnaître de la parole continue. La taille des vocabulaires utilisables par les derniers dispositifs de reconnaissance est de beaucoup supérieure à ce qu'elle était. Elle est passée à 200, 500 et même 1 000 mots. Par contre, même si des systèmes dits « plurilocuteurs » existent déjà à l'état de prototype dans certains laboratoires de recherche, aucun circuit de reconnaissance sur le marché ne peut encore, sans artifice, reconnaître la voix de plus d'un locuteur. Par ailleurs, quelques systèmes plus perfectionnés comportent actuellement, en plus d'un module de reconnaissance, des capacités d'analyse grammaticale qui permettent une ponctuation automatique du texte et un certain type de vérification grammaticale.

Bref, l'avenir, dans ce secteur de recherche, s'annonce fort prometteur. On va s'attaquer de plus en plus à la conception et à la production de systèmes réellement plurilocuteurs et pouvant reconnaître efficacement de la parole continue, deux conditions *sine qua non* pour que la communication orale avec la machine ne soit pas confinée à certaines applications extrêmement pointues. ■

Claude Paradis — professeur au Département de langues et littérature de l'Université Laval, responsable des cours de phonétique acoustique et d'automatisation linguistique. Fait de la recherche sur la prosodie du français québécois et de la conception de logiciels destinés à l'enseignement de la phonétique du français québécois. A travaillé antérieurement à la Direction de la normalisation de l'O.R.S.



Le travail du terminologue amélioré et simplifié

L'implantation de la micro-informatique et de la bureautique « intelligente » changeront un jour complètement l'environnement de travail du terminologue

par **Pierre Auger**

TERMINOLOGIE et lexicographie sont des outils de développement de la langue et peuvent, à ce titre, être classés parmi les activités et les produits des industries de la langue. L'automatisation de ces disciplines a pris un essor particulier cette dernière décennie avec les progrès de l'informatique d'orientation textuelle et des logiciels de traitement de la langue écrite.

La téléconsultation à l'échelle internationale

Pour faire un peu d'histoire, disons tout d'abord que la tendance principale qui a marqué le développement de la terminologie moderne, entre 1960 et 1975 surtout, a été l'apport de l'informatique lourde dans la conception et la constitution des premières grandes banques de terminologie capables de traiter un volume gigantesque de données textuelles — jusque-là impossible à traiter — et de diffuser rapidement des masses importantes de termes (environ un million). De façon plus directe encore, le développement de la télématique a favorisé la mise en place d'une véritable organisation internationale de la terminologie fondée sur l'échange de données et la téléconsultation.

Des dictionnaires gigantesques

Durant les mêmes années, les nombreux travaux de néologie scientifique et technique ont stimulé le

développement des banques de terminologie, qui ont eu une influence déterminante sur l'évolution des activités terminographiques et des méthodes de travail. Trois rôles de l'informatique peuvent ici être mis en lumière : la création de dictionnaires gigantesques pouvant contenir des centaines de répertoires terminologiques, le développement dérivé de supports à la recherche terminographique et, enfin, la possibilité de diffusion très rapide de l'information d'un conti-

nant à un autre grâce aux moyens télématiques. Ceux-ci contribuent ainsi de plus en plus au développement du français comme grande langue véhiculaire des sciences et des techniques.

L'informatisation de la société

Pour la période qui va de 1975 à 1985, un autre phénomène vient accélérer le mouvement, l'avènement de la micro-informatique et de ses nouvelles applications en terminographie : constitution de mini-bases de données terminologiques, reconnaissance automatique de termes, indexation de termes, poste de travail automatisé pour le terminologue, fichiers de travail automatisés, dictionnaires sur disquettes ou sur CD-ROM, etc. Tout un domaine nouveau qu'on a appelé *terminotique*. Avantage : libération des contraintes engendrées par l'informatique lourde avec une plus grande diversité de logiciels spécialisés, un degré accru de convivialité.

Dialogue en langue naturelle avec la machine

Les pratiques terminographiques devraient beaucoup évoluer encore avec les outils nouveaux dont on dispose maintenant, tels les analyseurs syntaxiques, les lemmatiseurs¹ et les logiciels d'indexation. De plus, les banques de terminologie connaîtront d'autres mutations pour s'ajuster à des clientèles de plus en plus exigeantes. On réclame d'une part des systèmes mieux intégrés à la recherche en terminologie, plus conviviaux et plus intelligents pour leurs usagers (dialogue en langue naturelle avec la machine), et d'autre part des systèmes puissants capables de décentraliser l'information pour pouvoir gérer



Pierre Auger

Pierre Auger — professeur au Département de langues et linguistiques de l'Université Laval. A occupé divers postes et fonctions à l'IOEF : linguiste-terminologue, chef des travaux terminographiques, directeur de la terminologie et président de la Commission de terminologie. Membre de la Commission de nomenclature du Québec, secrétaire du Comité canadien de l'ISO, secrétaire du Réseau international de terminologie et de terminologie, membre du CEF.

des mini-banques de données dans un environnement informatique multi-tâches.

Il reste en ce domaine beaucoup de développements à apporter pour obtenir des systèmes de plus en plus puissants, rapides et conviviaux. On n'a qu'à songer à l'utilité que revêtirait l'accès simultané au texte et à l'illustration durant la même séance de consultation. Pour pousser plus loin la réflexion, que l'on songe à un éventuel couplage de banques de terminologie avec des systèmes de traduction assistée par ordinateur, et l'on est vite arrêté par une série de problèmes auxquels on ne trouve pas encore de solution très fonctionnelle.

Lemmatiseurs et découpeurs de mots

Les logiciels commerciaux de terminologie devraient permettre de réaliser sur un micro-ordinateur toutes les phases à partir du dépouillement terminologique, en passant par le tri et la fusion des fichiers, et la mise en forme des réseaux notionnels ou analogiques, jusqu'à la mise en forme d'un manuscrit. Ces logiciels devront permettre au terminologue d'interagir directement avec les banques de terminologie (chargement de données, correction et édition de données, etc.).

Enfin, signalons, parmi les produits qui visent la réalisation de produits lexicographiques et terminologiques : les logiciels de traitement de texte, les logiciels de terminologie, les logiciels grammaticaux, les correcteurs orthographiques, les logiciels d'édition, les analyseurs syntaxiques et les lemmatiseurs, les découpeurs de mots et de termes complexes, les logiciels d'indexation, les logiciels de génération de textes, les dictionnaires et les thésaurus sur disque compact (CD-ROM) pour ne mentionner que les produits les plus courants. Tous ces outils d'aide à la terminologie sont à classer comme des produits issus des industries de la langue. ■

1. Logiciel qui analyse les mots dans leur contexte afin de constituer une base de données structurées à partir d'une analyse partiellement automatisée.

Un nouvel axe de développement international, le français ?

De bons outils langagiers augmenteront l'attrait du français comme langue internationale, à condition que se manifeste une réelle volonté de progrès commun

par Guy Bertrand

AU SOMMET de Paris, certains se sont étonnés de l'importance accordée au secteur des industries de la langue. Cette visibilité témoigne de l'ampleur croissante du processus d'informatisation des activités intellectuelles. Au premier plan, le traitement de texte s'implante massivement comme outil de transcription et comme aide à la rédaction et à la communication, et c'est d'ailleurs cette généralisation qui a motivé la production et la commercialisation des logiciels de correction orthographique, syntaxique et stylistique. Pour le moment, l'anglais est davantage choyé, mais les produits pour le français sont en plein essor. Il faut souligner les retombées de ces outils langagiers : ainsi, pour une langue en particulier, la disponibilité de ces produits en augmentera l'attrait comme langue seconde et comme langue internationale. À l'omniprésent traitement de texte s'ajoutent les progrès réalisés dans la compréhension du langage naturel par l'ordinateur, en

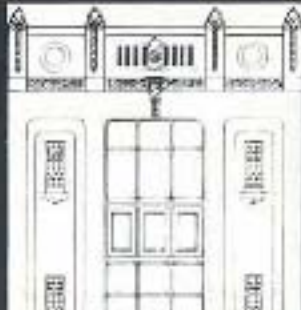
particulier pour l'interrogation des bases de données, les dialogues personne-machine, l'enseignement assisté par ordinateur et le repérage de l'information scientifique et technique.

Outils de développement

Le langage, outil primordial de l'activité humaine, est instrument de communication, d'apprentissage, de découverte, de création... Pour mieux exploiter le langage et les langues, les IRL nous offrent une gamme d'outils de plus en plus efficaces qui permettent d'augmenter nos habiletés naturelles. Fort variés, déjà ils contribuent au développement sous toutes ses formes, ce qui se traduira par des échanges commerciaux croissants. Il est un autre aspect de la question, tout aussi capital : pour les pays qui veulent maîtriser leur propre développement, les industries de la langue sont un outil primordial ; de mauvais outils, mal utilisés, conduisent à des œuvres de moindre qualité, mais la maîtrise de meilleurs outils et leur utilisation judicieuse conduisent à des réalisations marquantes.

Les institutions et les groupes multilingues, par ailleurs, voient leur fonctionnement devenir bien plus

Guy Bertrand — vice-président aux communications à l'Université du Québec, ex-directeur de l'informatique et de l'exploitation des communications. Ingénieur diplômé de Polytechnique de Montréal, détenteur d'un Diplôme d'Études Supérieures en Électronique des Hautes Études Commerciales et d'une Maîtrise en recherche opérationnelle de l'Université de Montréal. Membre du Sous-comité québécois des industries de la langue.



Champigny

Librairie Champigny Inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

9H à 21H -
SEPT JOURS

Obtenez jusqu'à
20%
en coupons-rabais

LA DESCRIPTION DES LANGUES NATURELLES EN VUE D'APPLICATIONS INFORMATIQUES

les 7, 8, 9, 10 décembre 1988
Université Laval, Québec

Colloque international sur la grammaire et le lexique comparés des langues romanes

Le colloque traite de l'évolution des nouvelles technologies de l'information et se veut un lieu d'échanges entre intervenants des milieux universitaires, gouvernementaux et industriels.

Cet événement de caractère multidisciplinaire regroupera des spécialistes de plusieurs pays.

Conférenciers invités :

Laurence DANLOS — L.A.D.L., Paris VII
Gaston GROSS — Paris XIII
Maurice GROSS — Directeur du L.A.D.L., Paris VII
Jacques LABELLE — UQAM
Jean-Marie MARANDIN — INaLF — CNRS, Paris
Michael MEPHAM — Université Laval
Jean-Yves MORIN — Université de Montréal
Richard PARENT — Ministère des Communications du Québec
(Plus de 30 autres communications seront présentées)

Pour obtenir le programme détaillé, s'adresser à :

Colloque CIRB — L.A.D.L.
Pavillon Casault
Université Laval
Québec
G1K 7P4

Conrad OUELLON
(418) 656-2494

• • •

Un colloque-étudiant sur le même thème aura lieu dans le cadre de cet événement.

Renseignements : A.E.D.I.L.L.

Département de langues et linguistique
Pavillon Charles-Da Koninck
Université Laval
Québec
G1K 7P4

Jean-François Montrauil
(418) 682-2292

• • •

Le colloque est organisé par :

CIRB Centre international de recherche sur le bilinguisme, Université Laval

En collaboration avec

LADL Laboratoire d'automatique documentaire et linguistique, Université de Paris VII

CERIL Centre d'études et de recherches en informatique linguistique,
Conservatoire national des Arts et Métiers, Université de Paris VII

AEDILL Association des étudiants diplômés inscrits en langues et linguistique à
l'Université Laval



Guy Bertrand

Parmi les participants aux sommets, le français est prépondérant mais d'autres langues, l'arabe en particulier, peuvent aussi jouer un rôle

de rassembleur. De même, les participants en sont à des niveaux variés de développement. Des civilisations millénaires côtoient de jeunes nations. Certains jouent un rôle d'hégémonie dans leur région, alors que d'autres, comme le Québec, doivent protéger leur identité dans une situation fortement minoritaire. Certains sont très développés techniquement, d'autres beaucoup moins. On comprend donc qu'il est crucial que leur coopération favorise la maîtrise de ces outils langagiers pour leurs propres langues et leurs propres cultures.

Mais une véritable coopération de groupes aussi différents ne va sûrement pas de soi. Il lui faut s'appuyer sur une très forte volonté de progrès commun. Sommes-nous bien convaincus de la nécessité de nous rassembler pour coopérer? Ne sommes-nous pas encore tentés par le rêve d'y arriver plus rapidement par petits groupes isolés? Nous avons encore à apprendre l'art de participer à des projets complexes avec des partenaires de cultures différentes si nous désirons que la francophonie devienne un véritable axe de développement international. ■

efficace avec de bons outils. De tout temps, d'innombrables personnes ont développé leur habileté à manier plusieurs langues et à s'adapter à des cultures différentes, ce qui s'est accompagné le plus souvent du développement de leur civilisation et de leur enrichissement matériel. L'harmonie dans les relations interrégionales et internationales — que tous souhaitent... — ne peut qu'amplifier les effets bénéfiques de la libéralisation des échanges commerciaux. Sur ce plan encore, les industries de la langue offrent des outils de grande efficacité : outils d'aide à la traduction, à l'automatisation du repérage de l'information et du suivi des activités qu'elle reflète, à la maîtrise des langues étrangères et à la compréhension d'autres cultures, etc. Le champ d'application de ces outils multilingues et interculturels est très vaste, et il nous permet de profiter plus rapidement qu'autrefois de l'avance technologique des produits élaborés pour l'anglais et pour le japonais.

Outils de regroupement

Les participants aux sommets ont en commun l'usage du français, qu'ils n'emploient pas tous au même titre. La plupart sont francophones, c'est-à-dire que le français est la langue dont ils se servent le plus. Plusieurs cependant utilisent surtout une autre langue, comme l'arabe ou le vietnamien, et c'est pourquoi certains ne sont pas à l'aise avec le vocable de « francophonie » pour décrire ce regroupement multilingue. Il importe donc de respecter le caractère multilingue de cette francophonie qui deviendra ainsi un pôle majeur et très efficace de regroupement multiculturel et international en vue du développement de chacun de ses membres.



SERVICES D'ÉDITION

Guy Connolly

8, av. Vincent-d'Indy
Bureau PH2
Outremont, QC
H2V 2S7

Rédaction
Révision de textes
Traduction
Traitement de textes
Photocomposition
Correction d'épreuves

Téléphone: (514) 739-6888
Télécopieur et modem: (514) 785-7245

Travaux réalisés à l'aide
d'IBM WordPerfect ou de Macintosh



L'industrialisation de la traduction et la montée des multinationales

Dans cette entrevue avec Benoît Thoun, vice-président, Technologie et Contrôle de la qualité, de Lexitech, les industries de la langue se présentent sous un jour encore nouveau : les interventions techniques dans le champ linguistique, moins mirobolantes qu'on imagine, s'accompagnent de la percée commerciale de la traduction, de son industrialisation

**Propos recueillis
par Solange Lapierre**

DEPUIS le temps qu'on en parle, c'est arrivé : le marché des langues s'est industrialisé. Lexitech International Documentation Network Inc. offre des services complets de traduction et de rédaction à ses clients à partir de bureaux répartis dans une dizaine de pays, notamment en Europe — Grande-Bretagne, France, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Italie, Espagne, Suède —, en Amérique du Nord et, cela va de soi, au Japon. Siège social à New York, avec des actionnaires partout, des Français, des Britanniques, des Hollandais, des Américains, et des Canadiens bien sûr.

Lexitech, une autre multinationale de la traduction ?

Lexitech, c'est une société dont les actions se négocient à la bourse de New York, mais la majorité des actionnaires ne sont pas nord-américains ; c'est une *fully reporting company* qui rend des comptes à la Commission américaine des valeurs mobilières et y dépose son rapport.

Il y a une grande différence entre nous et les autres importantes sociétés de traduction. Tous nos bureaux fonctionnent de façon extrêmement autonome et aucun ne compte plus d'une douzaine de personnes, à part notre géant, à Bruxelles, avec 20 personnes. Notre réseau est géographiquement dispersé, composé de petites entités. Ici, à Hull, c'est une dizaine de personnes. Il y a deux

façons de monter une grosse entreprise, soit la voie des gros bureaux qui centralisent beaucoup et ont quelques antennes, ou bien un réseau de 10 ou 12 bureaux, avec chacun une douzaine de personnes. C'est une autre façon d'industrialiser, une industrialisation à l'ère de la troisième vague. L'entreprise, ce n'est pas une installation dans de grands lieux physiques, quelque chose qui frappe, c'est plutôt un tissu électronique, un tissu de communications.

Les marchés de Lexitech

Nous faisons surtout de la traduction spécialisée : automobile, électronique, communications, informatique, finances, gestion, construction, mécanique, production industrielle, parce que là il y a une véritable demande de la part d'entreprises internationales auxquelles un réseau comme le nôtre apporte quelque chose ; ce sont soit des entreprises nationales

Beaucoup de gens vous diront :

« Je l'ai passé au correcteur orthographique, vous n'avez pas à vous en faire. »

qui exportent ou des multinationales. Parmi ces dernières, plusieurs sont très intéressées à ce que notre réseau calque plus ou moins le leur.

Vers une percée des multinationales de la traduction

Le mouvement commence. Lexitech, c'est un réseau de traduction dans le plein sens du terme, et j'ai bien l'impression que nous faisons œuvre de pionnier. Ce sont des traducteurs qui en ont eu l'idée, des traducteurs ayant conscience des problèmes de traduction, ainsi que des informaticiens qui ont vu quelles pos-

sibilités offraient les technologies de télécommunication, et des gens d'affaires qui ont compris que la technologie pouvait servir à répondre aux besoins réels, commerciaux, de l'industrie.

L'augmentation des besoins en traduction

Nous sommes au début de l'industrialisation de la traduction. Pensez aux premiers fabricants d'automobiles : quelques personnes dans un atelier artisanal. Et quand l'automobile est devenue plus accessible, beaucoup de gens ont ressenti le besoin d'en posséder une ; c'est alors qu'a commencé l'industrialisation du secteur automobile. C'est la même chose pour la traduction : de plus en plus de gens découvrent qu'ils en ont besoin. Nous sommes dans le village planétaire, le volume du commerce international s'accroît. Il y a une double prise de conscience : les marchés-clients voient qu'ils pourraient obtenir la documentation de tout ce qu'ils achètent dans leur langue, question de nationalisme ou autre. En même temps les fournisseurs comprennent qu'un aspect de la qualité du service, de la qualité de leur présence dans les marchés internationaux, c'est d'avoir quelque chose qui montre leur souci de la clientèle ; cela comporte des activités de communication — rédaction et traduction — dans les langues des marchés qu'ils visent. Réunissez ces deux facteurs et vous aurez une extraordinaire croissance des besoins de traduction.

On ne croit plus à une langue internationale

Un des aspects des prises de conscience nationales s'est traduit par des législations. Est-ce que c'est artificiel ou pas ? Le fait est là : le Québec n'est pas le seul. Même

Benoît Thoun — informaticien de formation, membre de l'ADQ et de la Société française des traducteurs ainsi que de l'Association canadienne d'informaticiens et de la Société des technologues informatiques de la P.T.A. de professeur à l'Université d'Ottawa et a participé aux recherches de plusieurs équipes en linguistique et en informatique, notamment le Groupe d'études pour la traduction automatique de l'Université de Guelph. Vice-président, Technologie et Contrôle de la qualité, chez Lexitech.

quand ça ne se fait pas au plan législatif, ça se fait au plan commercial. Dans un marché où il y a une dizaine d'entreprises, si l'une opte pour l'adaptation linguistique comme élément stratégique en vue de mieux pénétrer les marchés, avec le jeu de la concurrence, les autres vont se sentir obligées de le faire. Il ne s'agit ni de coercion ni de nationalisme exacerbé. Parfois le mouvement peut venir d'un acteur dans un secteur donné qui se dit : « Moi, je veux faire quelque chose de plus, me rapprocher de ma clientèle. » D'autres suivent inmanquablement.

Et la traduction automatique ?

Si l'on comparait les industries de la langue à un gâteau à étages, la TA serait le quatrième étage. Le premier serait celui du traitement de texte, de l'édition et des communications, avec des systèmes vraiment compatibles, intégrés, ce qui est loin d'être fait si l'on songe aux difficultés de traiter les alphabets divers de façon convenable. Pour donner un exemple, en Ventura (logiciel d'édition), une page de dessins faite par points, si on n'a pas les fonctions pour ramener les dessins à des traits, va occuper un méga-octet. Or, quand on a un disque rigide de 40 mégas sur un micro, on a déjà une belle installation. Le deuxième étage serait celui des outils purement linguistiques : correcteurs orthographiques et grammaticaux, consultation terminologique, recherche documentaire. Le troisième étage, c'est celui de l'automatisation des activités de dépouillement terminologique et d'indexation documentaire, et le quatrième, celui de l'automatisation de la traduction proprement dite, avec ou sans interaction, en direct ou en différé. Mais même lorsqu'on aura de bons outils utilisables au jour le jour, ça ne remplacera



pas les compétences individuelles comme ingrédient essentiel d'un travail de qualité. C'est absolument certain, on le sait à présent.

Pourtant, année après année, on voit des gens tenter des expériences avec des systèmes tout aussi miraculeux les uns que les autres. À mon avis, on ne répète jamais assez qu'au plan technologique, il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs, et quoi qu'on fasse, rien ne remplace l'obligation de ressources humaines compétentes. Même sans parler de traduction automatique, prenons le simple exemple du traitement de texte : le correcteur orthographique n'exempte pas de la correction d'épreuves, parce que le correcteur orthographique, le pauvre, tout ce qu'il peut faire, c'est vous dire si les mots du texte se trouvent dans sa liste, et on pourrait s'amuser — je ne sais pas si quelqu'un y a pensé — à faire le catalogue des interventions de caractères que l'on pourrait faire en français, et qui donnent des mots tout aussi corrects. L'utilisation non éclairée d'un correcteur orthographique peut même donner un faux sentiment de sécurité. Beaucoup de gens vous diront : « Je l'ai passé au correcteur

orthographique, vous n'avez pas à vous en faire. » Ce genre de phrase-là fait peur. Ça n'empêchera pas que si j'écris **mise en marche** au lieu de **mise en marché**, le correcteur orthographique ne détectera rien. Ou alors il faut parler d'intelligence artificielle, à un de ses degrés les plus sublimes, qui lit le texte et qui comprend qu'à ce moment-là il eût mieux valu se parler de mise en marché.

On a tendance à brûler les étapes. On parle de postes de travail intégrés, de TA, mais on est encore à chercher des façons de bien intégrer simple frappe, lecture, impression, classement des jeux de caractères des langues autres que l'anglais. Pour revenir à cette notion de niveau d'outils, il faut commencer par le b-a-ba : obtenir ou concevoir au besoin, puis intégrer les outils de base de la bureautique, soit le traitement de texte et les communications, si on pense aux histoires d'horreur de non-compatibilité d'un système avec un autre. À priori, on ne peut même pas transmettre en Europe un é tout pur, tout brut, parce que si le é est codé sur 8 bits dans le code ASCII alors que les protocoles de communication européens sont à 7 bits, le é ne sera pas lu à l'autre bout. Il faut alors transformer les codes de sorte qu'ils puissent être lus avec un protocole de 7 bits. Mais ça va changer, c'est en train de se faire. Un des outils, tout simple, que nous avons dans le réseau Lexitech, c'est un programme maison qui convertit des fichiers pouvant contenir des graphiques ou du texte, ou un mélange des deux, de façon qu'ils circulent partout dans le réseau, sans contrainte. Ça n'a l'air de rien, mais ce n'est pas facile de transmettre dans le réseau informatique, d'un système à un autre, une page comprenant trois paragraphes de texte et un schéma, surtout en Amérique du Nord et en Europe.

Et la cohérence linguistique dans tout ça ?

L'existence d'un réseau très serré de communication est extrêmement utile. Nous avons un fichier terminologique commun, établi sur ordinateur avec nos outils, que nous nous transmettons par courrier électronique, dont nous communiquons les mises à jour de façon instantanée, par

Suite page 21

We Have



We Have

The Words



TRADUCTIONS DE VILLERS-CÔTÉ
INC.



110, rue des Forges
2^e étage
Trois-Rivières (Québec)
G9A 2G8
(819) 378-3111 / (800) 567-9476
Télécopieur : (819) 378-8339

The People



Question de météo...

Le système METEO est encore aujourd'hui l'un des rares succès de la traduction automatique. Il existe sous ses différentes versions depuis plus de dix ans, mais les questions posées par les traducteurs au Congrès du CTIC, à Ottawa en octobre 1987, montrent qu'il est encore très mal connu. Voici les plus courantes...

par John Chaudioux

Quel rapport y a-t-il entre METEO et TAUM-METEO ?

Uniquement le nom et l'application. TAUM-METEO n'est plus utilisé depuis 1984 par suite d'une étude du Bureau des traductions démontrant que notre système était plus fiable, plus convivial et plus performant.

Pourquoi de la traduction automatique ?

Parce qu'un service bilingue n'a de sens que si la traduction est disponible presque en même temps que le texte original. La durée de vie d'un bulletin est de six heures et 70 % des bulletins sont traduits, révisés et expédiés en moins de 30 minutes. De plus le domaine s'y prête et le volume à traduire est considérable.

Quelle est la charge de travail ?

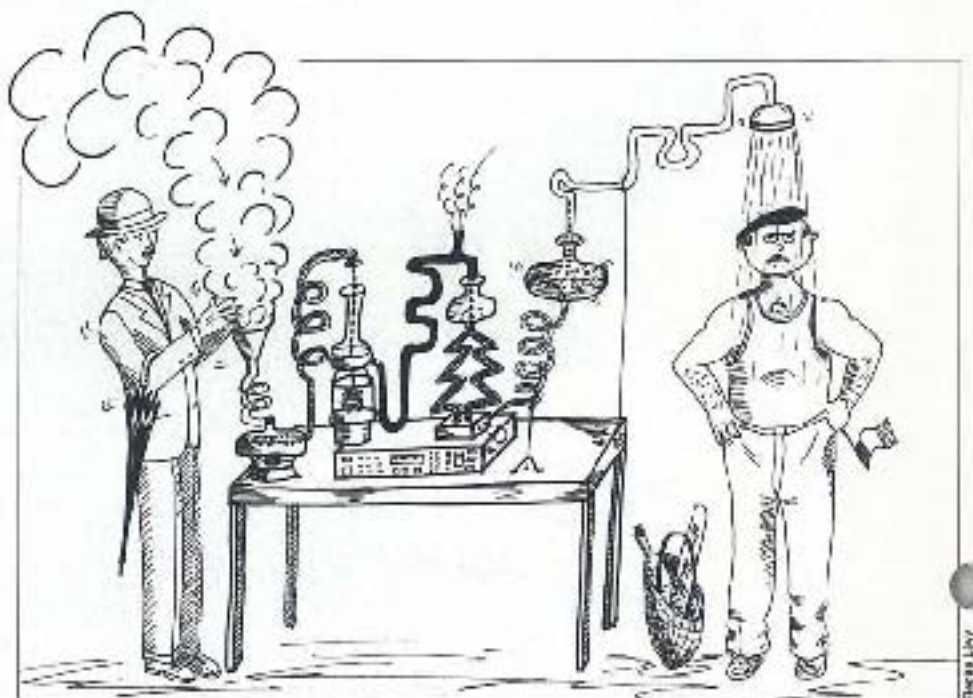
Elle dépend du temps qu'il fait, sans jeu de mots. Quand il fait mauvais, les bulletins sont plus longs et font l'objet de fréquentes modifications. En décembre, METEO a traduit 1 023 511 mots, et en février, 849 597.

Quel est le taux de révision ?

Il est inférieur à 4 % depuis décembre dernier. En février, il était exactement de 3,72 %. Le système calcule automatiquement les opérations effectuées. Si le traducteur remplace un mot par un autre, cela compte pour deux opérations : une suppression et une insertion.

Ce taux pourrait-il être amélioré ?

Difficilement. Les corrections effectuées portent en général sur des



phrases qui sont agrammaticales au départ, qui contiennent des fautes de frappe ou dont certains caractères ont été brouillés en cours de transmission.

Les traducteurs sont-ils satisfaits ?

Le système est très convivial. Le logiciel de révision a été spécialement conçu pour la traduction automatique et on peut le maîtriser en quelques heures. Depuis que la traduction automatique est en place, les traducteurs sont tous des permanents : auparavant, le Bureau des traductions demandait aux traducteurs qui sollicitaient leur transfert à Montréal de passer six mois à la sous-section météo.

Quelle est la taille de l'équipe ?

La sous-section se compose de huit traducteurs ; il y a au moins un traducteur en poste de jour comme de nuit. En plus de réviser les textes-machine, l'équipe traduit plus de cinq millions de mots par an. En effet, cer-

tains textes comme les situations générales et les bulletins de glace ne se prêtent pas à la traduction automatique, et le système ne traduit que de l'anglais au français.

Pourquoi de l'anglais au français seulement ?

Parce que les bulletins météorologiques sont produits en français au Québec et en anglais dans toutes les autres provinces. Jusqu'ici le volume de textes français ne justifiait pas le développement d'un second module de traduction automatique. Toutefois, le Bureau des traductions vient de nous demander d'évaluer l'intérêt d'un module français-anglais que nous avons développé pour un autre marché.

Quel est le coût de la traduction automatique ?

Nous sommes propriétaires des ordinateurs et des logiciels et nous les louons au Bureau des traductions

John Chaudioux — dirige le groupe société de recherche et de développement en linguistique informatique depuis 1977. Auteur du langage de programmation GSNR, de la version actuelle du système METEO et de nombreux autres logiciels, il travaille en ce moment un effort de fusion d'anthropologie cognitive avec le soutien financier du Conseil de la francophonie.

selon une formule clé en main qui comprend l'entretien et la mise à jour des grammaires. Le prix de location est inférieur à 0,5 cent du mot traduit.

Pourquoi des mises à jour ?

Parce que le vocabulaire météorologique évolue et que le découpage géographique en régions est revu périodiquement par Environnement Canada. Le taux de révision augmente progressivement si les grammaires ne sont pas mises à jour au moins deux fois par an.

À quoi attribuer un tel succès ?

La syntaxe est simple et le vocabulaire employé par Environnement Canada est uniforme. Et aussi, parce que l'approche linguistique est beaucoup plus fine que celle des systèmes commerciaux sur le marché.

Pourquoi ne pas créer un dictionnaire de phrases ?

Parce que le nombre de phrases possibles se compte par centaines de milliers. De plus, le système est loin de faire de la simple traduction mot à mot. Un exemple un peu fantaisiste, mais qui illustre très bien la qualité de traduction obtenue :

• CHANCE OF A FEW ISOLATED AFTERNOON OR EVENING SHOWERS OR THUNDERSHOWERS - donnerait :

• POSSIBILITE DE QUELQUES AVERSES EPARSEES PARFOIS ORAGEUSES DANS L'APRES-MIDI OU DANS LA SOIREE •

Quels ont été les plus gros problèmes ?

Le temps. La tempête du 14 juillet 1987 : l'eau s'est engouffrée dans les

puits des ascenseurs et a noyé les installations électriques. Le coup de froid du 12 janvier 1988 : une canalisation de l'échangeur de la climatisation de la salle des machines a explosé.

Quelques anecdotes ?

Après une mise au point des grammaires, la machine a produit cette traduction : *APERCU POUR DEMAIN... FAIBLE POSSIBILITE* ; l'opérateur avait tapé *CHANCE* au lieu de *CHANGE*. Une autre fois, nous avons eu la surprise de lire cette phrase : *ENSOLEILLE AUJOURD HUI CETTE NUIT ET DEMAIN* ; c'était l'un des premiers bulletins en provenance du Grand Nord ! ■

(Suite de la page 17) L'industrialisation de la traduction et la montée des multinationales

télécopie ou par courrier électronique. Ce qui n'exempte pas d'avoir un œil unique, ou une équipe dans un même lieu, pour relire un document dans sa totalité.

Normes de qualité ailleurs ? Le Canada n'a-t-il pas des normes plus élevées ?

À titre de vice-président, le contrôle de la qualité fait partie de mes responsabilités. Nous travaillons selon un principe bien connu : au plan linguistique, notre exigence première, c'est la connaissance parfaite de la langue d'arrivée. C'est pourquoi, sauf urgence, la traduction se fait dans les pays de destination, parce que c'est là que se trouvent les traducteurs qui maîtrisent le mieux la langue du pays.

Comment assurer la qualité dans les différentes langues ?

Par exemple, au bureau de Göteborg, en Suède, se trouve la personne qui a la responsabilité de la qualité linguistique des textes en suédois pour le réseau. Dans chacun des bureaux, une personne voit au contrôle de la qualité dans sa langue maternelle mais, en langue spéciali-



sée, il est impossible d'avoir 50 spécialistes pour 50 domaines. Aussi, chaque bureau dispose de réviseurs spécialisés dans les domaines principaux où il travaille. À Hull, par exemple, nous avons l'as réviseur dans le domaine informatique-télécommunication en français, parce que la plupart de la traduction se fait vers le français.

Quelque part, l'as réviseur du domaine fait personnellement le contrôle de la qualité, ou le délègue au besoin. C'est lui également qui embauche traducteurs et réviseurs, qui assure le suivi des personnes

dans son domaine. Parce qu'il y a un autre aspect capital de la gestion : bien connaître les ressources humaines. C'est pourquoi nous disposons d'une base de données des ressources humaines. Autre aspect positif de l'industrialisation : grâce à la taille de notre réseau, il est possible de les affecter au bon endroit, au bon moment.

Gérer un méga-projet : qualité de gestion, crédibilité et stabilité financière

Pour un gros projet, disons cinq millions de mots, à 20 ¢ le mot, cela donne un million de dollars. Comme vous n'êtes pas payé pendant quelques mois, cela exige une solidité financière. Je ne vous cacherais pas qu'il est commode de dire à un client coté à la Bourse de New York : « Nous sommes des vôtres, nous savons ce que c'est que de gérer plusieurs bureaux, d'avoir des grands projets. » Sans rapport avec la qualité du travail, c'est un élément qui compte quand il s'agit de millions de mots. Il s'agit là d'industrialisation ; depuis longtemps on ne parle plus seulement de qualité linguistique, de compétence des traducteurs en traduction, c'est déjà compris. Aujourd'hui, ça n'est plus suffisant. ■

CAP SUR L'AVENIR

Plus de 250 têtes pensantes réunies, en juin, sous un titre-bannière : Les professions langagières... regard sur les années 90. Un congrès annuel, celui de la Société des traducteurs du Québec, qui a su rapprocher divers horizons et susciter différentes réactions ; en témoignent les commentaires qui suivent. Objectif d'échanges et de réflexions bel et bien réalisé grâce, surtout, à Michelle Riopel, valeureuse présidente de cet événement

À quel rythme bat le cœur des langagiers ?

S'OFFRE dans la même semaine le congrès de la STQ et le Salon international de l'informatique de Montréal, le SIIM, quel contraste ! Deux congrès d'intelligences, certes, mais quels - beats - différents ! Celui du salon de l'informatique, envahissant, fort et sonore sur fond de percussion bien marquée, très marketing, quoi. Les vendeurs viennent vous chercher dès que votre regard s'est arrêté plus de dix secondes sur leur marchandise, très intellectue par ailleurs. Lieu par excellence des échanges... de promesses. Ici, vous montrez un intérêt qui se veut chargé d'intentions d'achat et vous vous appropriez la documentation en éalage. Là, vous répondez à l'invitation de remplir une fiche dans l'espoir de recevoir de l'information sur une foule de sujets. Ailleurs, dans une énorme boîte de plexi, ce n'est pas un billet de tirage que vous glissez comme au supermarché, mais votre carte de visite, moyen d'être tenu au fait des dernières nouveautés des qu'elles seront sorties toutes chaudes du cerveau de leurs concepteurs.

Mais quelle était l'ambiance du congrès de la STQ ? D'évidence, il n'y a là que des gens bien, fort civils ma foi. La sono n'est pas de ce genre de manifestation, comme il se doit puisque les produits à échanger,

idées et information à l'état pur, ne souffrent pas le bruit et autres parasites.

Un miroir aux alouettes

Disparue, cependant, l'image du traducteur qui officie à un rite désincarné dans la poussière des dictionnaires et autres grimoires. Michel Vastel nous le fait bien sentir dans le discours d'ouverture sur le libre-échange. L'aisance avec laquelle il manie la communication orale témoigne de sa vaste expérience journalistique. C'est d'un ton amical, comme entre collègues, presque un ton de confiance, qu'il établit la filiation entre le traité en gestation et les travaux de la Commission Macdonald qu'il a suivis pendant neuf mois. Il nous en découvre les côtés humains, de même que les faiblesses stratégiques de notre pays à la jeune expérience face au géant qui ne demande qu'à nous engloutir.

De manière fort méthodique et experte, Michel Sparer en révèle les aspects langagiers en ne manquant

pas de prendre à plusieurs reprises son co-conferencier à témoin de ses énoncés. Les responsables du dossier de la reconnaissance professionnelle trouveront un argument de taille dans la reconnaissance mutuelle des diplômes qu'ont convenu de s'accorder les associations américaines d'architectes et l'Ordre des architectes du Québec dans le cadre des négociations sur le traité de libre-échange.

L'éternelle magie du théâtre

Un Jean-Louis Roux semble presque s'excuser d'occuper un champ de traduction, celui du



Michel Vastel,
correspondant du
Devoir à Ottawa

Michel Sparer, juriste
au Conseil de la
langue française





Photo: André Lévesque

Jean-Louis Roux, homme de théâtre

théâtre de Shakespeare, auquel il a été amené par son insatisfaction des traductions données jusqu'ici. Totalement habité par le *Roméo et Juliette* qu'il achève, il explique avec force exemples comment il est parvenu à des textes où l'élégance ne se paie pas en pertes de sens, et à des textes jouables, contrairement à ce qu'a fait Gide, parmi tant d'autres. C'est sans doute à son grand amour et du français et de l'anglais qu'il doit de pouvoir mettre à la portée de ses contemporains toute l'atmosphère poétique et historique de l'époque shakespeareienne, dans une langue qui porte au ravissement. Au point qu'on le réclame pour un prochain déjeuner-causerie!

Dynamisme d'aujourd'hui et de demain

Le dynamisme ne manque pas du côté des indépendants, qui comptent un solide contingent d'indépendantes, soit dit en passant. Dégagés des lourdes mécaniques de l'entreprise où les services linguistiques continuent d'être traités comme un mal nécessaire, les indépendants sont en train de faire la preuve que, en dépit du côté solitaire de la profession, on s'assure solidité et affirmation par la création de réseaux qui prendront toutes les formes, de la mise en commun des ressources matérielles jusqu'à l'échange de services professionnels.

Et l'on aura vu, en ce qui concerne la polyvalence, qu'il n'y a pas de cloison étanche entre la traduction proprement dite et la réaction unilingue. Passer de l'une à l'autre n'est qu'un moyen de plus de faire valoir ses dons créateurs et de trouver réponse à certaines interrogations existentielles.

Se pourrait-il qu'à mener tous ces combats envers et contre des mots qui se comptent par milliers et par millions, contre des machines pas toutes transparentes, contre des échéances la plupart du temps inhumaines, qu'à courir gares et aéroports, se pourrait-il que les langagiers, toutes personnes au demeurant assez anémiées, soient des gens stressés? Point n'est besoin, informe Andrée Matteau, psychologue et sexologue attachée à l'hôpital Saint-Luc qui, derrière ses demi-sourires de Joconde moderne, dégage la force sereine de celle qui a pris le parti d'une sorte de détachement organisé devant des contraintes irrémédiables et peut ainsi poursuivre son chemin en sachant goûter à la vie. Sur place, il est donné aux participants de vivre les effets libérants

de la relaxation en écoutant la cassette d'exercices qu'elle préconise, effets si agissants qu'ils neutralisent toute intention de passer à l'atelier voisin sur la traductique et la terminotique.

Contrastes, disions-nous. Contrastes, effectivement, entre les sujets de réflexion proposés, entre conférenciers, entre vieux routiers de la profession et nouveaux membres frais émoulus de l'université, sans oublier cette jeune maman dont le poupon se manifeste parfois sans vraiment perturber, entre gens dont la maîtrise s'affirme par des publications, une présence au sein de diverses instances ou des récompenses honorifiques et ceux et celles qui, dans la discrétion du quotidien, font également avancer la profession. Tous avaient bien leur place à cette Bourse des idées où l'éventail des expériences échangées témoigne, une fois de plus, de l'omniprésence des professions langagières dans l'effervescence de notre monde actuel. Saurons-nous y reconnaître toujours la musique des mots? ■

Hélène Trudeau
Bell Canada

À l'heure... des leurres

Pour me sentir vraiment projetée dans les années 90, j'ai privilégié, au congrès de la STQ, les ateliers axés sur l'informatique... et je me suis retrouvée une douzaine d'années en arrière.

À écouter un Elliott Macklovitch qui brûle aujourd'hui sans ménagement ses anciennes idoles et un Moïse Lévy qui adore avec l'ardeur du néophyte un « gadget » américain, le véritable système TA ou TAO me semblait bien loin. Le vénérable ancêtre METEO est encore présenté comme le phénix de la jungle des systèmes de traduction automatique. On répète à qui mieux mieux qu'il faut chercher une sous-sous-spécialisation où des millions de mots, ne présentant aucune astuce syntaxique ou sémantique, attendent d'être traduits à coups d'ordinateur. En d'autres mots, on ne cherche qu'à

réinventer un code morse pour quelque obscur service gouvernemental. Éternelle idéaliste, je ne puis considérer cette « cuisine informatique » comme de la TA ou de la TAO.

Pourtant, chaque année, il surgit toujours quelque part, dans un bureau ou un congrès, un gourou qui promet de créer en deux temps trois mouvements l'outil génial qui traduira presque parfaitement et il y a toujours quelqu'un pour le croire... jusqu'à l'échec.

Des passages obligés

Pour être vraiment au rythme des années 90, il faudrait en venir à reconnaître l'importance de la recherche fondamentale et appliquée avant de se lancer, sous cou-

vert d'application, dans le développement d'outils bancaux. Il faudrait reconnaître la nécessité du travail d'équipes multidisciplinaires où traducteurs, informaticiens et linguistes œuvreraient côte à côte. Malheureusement, personne ne veut payer cette recherche. C'est pourquoi la voie reste ouverte à bien des faux systèmes. Faut-il, comme nous le conseillait Claude Bédard, faire semblant d'y croire afin de ne pas laisser quelques sociétés américaines venir nous enseigner ce qu'est la traduction? Cela me semblerait une curieuse façon de progresser.

Il y a bien, dans les universités, des centaines d'informaticiens et de linguistes qui poursuivent leurs recherches, mais chacun demeure isolé, certain de trouver seul la lumière au bout du tunnel. Cette lumière serait, dit-on, l'intelligence artificielle. Comme l'affirme Yves de Jocas, un théoricien solitaire dont je respecte énormément les idées — et il n'est pas le seul à le dire —, aussi longtemps que l'on ne reviendra pas aux distinctions fondamentales entre langue et langage, savoir et connaissance, donnée et information, concept et contexte, l'intelligence artificielle, les systèmes experts et les langages de la 5^e génération demeureront des leurre.

Décidément les années 90 s'annoncent bien maigres en TA ou en TAO. Les Japonais, nous dit-on, co-

ordonnent leurs efforts et effectuent de véritables recherches en y consacrant temps, argent et personnel. En attendant de voir ce qu'ils préparent, mieux vaut se méfier des outils linguistiques que des astucieux veulent rentabiliser aux frais du contribuable, avant même qu'ils ne soient au point.

Les indépendants semblent l'avoir compris d'instinct puisqu'ils sont déjà bien implantés dans les années 90 en ne demandant à l'informatique que des outils matériels qui leur permettent d'accélérer leur travail, de faciliter leurs recherches et de communiquer entre eux ou avec leurs

clients. Sans doute n'ont-ils pas les moyens d'attendre qu'on développe le poste de travail « sur mesure » que promet le CCRIT (Centre canadien de recherche sur l'informatisation du travail) mais, à les entendre à leur atelier, il semble que le « prêt-à-porter » leur sied très bien et qu'ils sont déjà en mesure de profiter des seules choses que l'informatique puisse offrir dans les années 90 : des outils rapides et habiles qui ne prétendent ni réfléchir à leur place, ni leur dire comment traduire. ■

Suzanne Mineau
Traductrice indépendante



Un prix pour souligner l'excellence d'études universitaires en traduction : celui de la Fondation Philype Le Quellec. Cette distinction canadienne a été attribuée, au Congrès de la STQ, à la jeune Véronique Décarie, terminologue à Bell Canada. De g. à dr. : Amélie Le Quellec, la lauréate et Michel Limbos, président du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada. Le président de la Fondation est Roch Blais.

La traduction avant tout

F LÂNERIES sur le campus de l'Université de Windsor (Ontario) en ce mois de juin 1988? Non pas, du moins, pour les traducteurs européens, américains et canadiens réunis par l'Association canadienne de traductologie dans le cadre du congrès des Sociétés savantes. Vingt-cinq communications et deux jours, tant sur la traduction et son public que sur la traduction et sa réception, sur l'histoire, les cultures et la didactique.

Personnage haut en couleur, Peter Newmark opte sans détour pour la literalité en traduction pragmatique,

procédé qu'il privilégie avant tout autre parce qu'il respecte le lecteur, à qui l'on doit l'intégralité du message.

Quelle est, se demande-t-on entre autres sujets pratiques, l'influence du milieu de travail ou de l'institution sur l'activité de traduction et sur la forme des textes traduits? Quelles sont aussi les différences entre les publics francophones et anglophones, et la forme particulière des messages qui leur sont adressés?

Par une comparaison de différentes traductions de *l'Illiade*, André Lefevere montre avec humour com-

ment, pour satisfaire et surtout éviter de choquer le public des XVII^e et XVIII^e siècles, on a pu traduire « cinquante béliers non châtrés » par « cinquante agneaux ».

Et c'est Antoine Berman qui évoque une époque de pseudo-traductions où des œuvres originales étaient présentées comme des traductions d'auteurs anciens, ce qui leur conférait l'autorité nécessaire à la diffusion.

Il y a plus de quinze ans, le mot « traductologie » a été proposé par Brian Harris pour désigner les recherches sur la traduction. L'auteur est heureux de son succès actuel, mais il déplore qu'en anglais on ait adopté « translation studies ».

L'ACT a décidément un avenir prometteur. Ses préoccupations ont de quoi intéresser les praticiens de la traduction, dont plusieurs assument des charges de cours dans les universités. L'ACT a même fait séance commune avec l'Association canadienne de littérature comparée et envisage de faire de même, l'an prochain, avec l'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique. ■

Marielle Saint-Amour
Université de Montréal

Colloque « Terminologie et industries de la langue »

Le Centre de terminologie et de néologie de l'INALF-CNRS organise, avec le concours de l'Agence de Coopération Culturelle et Technique, un colloque sur la terminologie et les industries de la langue, qui se tiendra à Paris les 19 et 20 janvier 1989.

Trois grands thèmes : terminologie et informatique linguistique ; terminologie et traduction assistée par ordinateur ; terminologie et dictionnaires.

Pour présenter une communication, faire parvenir un résumé d'une page, en français, au Centre de terminologie et de néologie, 27, rue Damesne, 75013, Paris (France).

Les deuxièmes Entretiens du Centre Jacques-Cartier

Le Centre Jacques-Cartier est un regroupement de chercheurs et d'instituts universitaires de la région Rhône-Alpes, qui organise des rencontres alternées pour promouvoir la coopération entre la France et le Canada. Les Entretiens auront lieu à l'Université de Montréal les 12 et 13 octobre prochains et porteront sur *Les langues de spécialité et les terminologies : approches quantitatives et lexico-sémantiques*. Renseignements : (514) 343-6220.

Congrès de l'American Translators Association

Il se déroulera à Seattle (Washington), au Stouffer Madison Hotel, du 12 au 16 octobre prochain. Thème : *Languages at Crossroads*. Renseignements : Rosemary Malla, directrice administrative ; téléphone : (914) 941-1500 ; télécopieur : (914) 941-1330.

Des mots

Chronique dirigée par
Marie-Hélène Gauthier

Bourse : quand la tempête fait rage

DEPUIS la parution du *Vocabulaire baromètre dans le langage économique*, on soupçonne qu'il existe des liens entre ce domaine et... la météorologie. Les journalistes nous l'ont bien montré en présentant la crise boursière d'octobre 1987 comme une tragédie atmosphérique. Ainsi ces titres (relevés dans *La Presse*) : « ... aucune Bourse n'échappe à la tempête » (21 oct.) ; « La bourrasque de Wall Street force Reagan à négocier... » (id.) ; « Comment un bon orage s'est transformé en tornade... » (23 oct.) ; « La tourmente boursière reprend » (27 oct.). Outre-Atlantique, les mêmes interépées sévissent : « On croyait la tempête finie, le rebond — le second choc — venu d'Asie, indique encore que nous sommes dans l'œil du cyclone. » (*L'Express*, 30 oct.). Pour *Le Nouvel Observateur* (23 oct.), la tempête prend la forme d'un « ouragan boursier ».

Dans leur description des événements, les journalistes ont aussi fait largement allusion aux forces de la nature — marines notamment —, par exemple ce titre, dans *Le Devoir* : « La Bourse repart à la dérive » (27 oct.), ou cette image : « la houle du lundi » (28 oct.). Les journalistes du *Nouvel Observateur* (23 oct.) et de *L'Express* (30 oct.), quant à eux, n'ont pas hésité à évoquer le « maelström boursier ». Il est vrai que « Le monde [était] au bord du gouffre », comme l'indiquait une manchette du *Devoir* (29 oct.). Enfin, la crise a été perçue généralement comme un cataclysme. « Aucune valeur vedette n'a été épargnée par ce raz-de-marée », lit-on dans *La Presse* (20 oct.). Et, dans la brochure *Bilan économique et social 1987*, un journaliste du *Monde* décrit les événements comme suit : « Le séisme boursier n'a épargné aucune place. Après avoir ravagé New York, l'onde de





choc s'est propagée à la vitesse de l'éclair sur tous les marchés : l'article s'intitule... « Une très forte secousse ».

Le grand craquement

Qu'est-ce donc que le **krach** ? Et d'abord, quelle est l'origine de ce terme, qui a abondamment été utilisé pour qualifier la crise financière de la fin octobre ? Selon le *Treasure de la langue française*, ce terme s'applique à trois contextes : l'effondrement des cours de la Bourse ; la situation d'un établissement de crédit qui ne peut plus faire face aux demandes de retrait ; la faillite d'une société ou la situation d'une firme commerciale qui ne peut honorer ses engagements de paiement. Le mot (qui vient du néerlandais) est attesté en français dès 1811, sous la graphie *krak*. Aujourd'hui, c'est la graphie allemande qui prévaut. Dans cette langue, *krach* (« craquement ») fut utilisé pour la première fois dans son sens financier pour désigner l'effondrement de la Bourse de Vienne, survenu en 1873. Et c'est sous cette graphie que le mot s'est implanté en France, en 1882, à propos du désastre boursier provoqué par la faillite de l'Union générale (événements évoqués par Zola dans *L'Argent*). Enfin, l'effondrement de Wall Street, le 29 octobre 1929, lui a donné une nouvelle popularité. L'influence de l'anglais *crash*, précisent les dictionnaires, a aussi contribué au succès de ce mot.

Un lundi noir

Nul doute, les moments ont été graves : fin octobre 1987, *L'Express* annonçait « le chaos » en page couverture. « Avertissement, fin des illusions, début du grand craquement ? », s'interroge un journaliste du *Monde*¹. À l'origine, la journée du 19 octobre, marquée par la chute vertigineuse du Dow Jones à la

Bourse de New York — chute presque deux fois plus forte qu'en 1929 — qui a provoqué un mouvement de panique générale. Qualifiée de « massacre », cette journée a fait surgir dans bien des esprits le « spectre de 1929 ». Et, à l'instar d'un certain mardi de 1929 (*Black Tuesday*), elle a été évoquée par tous comme un « lundi noir », la semaine suivante.

Selon certains analyses, la crise — qui a duré une dizaine de jours — résulterait d'un décalage entre les activités spéculatives de la Bourse et l'économie réelle. D'où la fameuse « bulle financière ». Comme l'explique un journaliste du *Monde*² : « Les qualificatifs n'ont pas manqué pour décrire ce krach... Mais il convient encore une fois de "réactiviser" le phénomène : c'est plutôt la "bulle financière", née du ralentissement de l'expansion et de l'investissement, couplée avec une déréglementation galopante, qui a littéralement "implosé". »

Du nouveau dans les appellations professionnelles

LES INDUSTRIELS se sont toujours regroupés par branche, selon leur spécialité ou leur produit. Ce qui semble nouveau, c'est l'appellation générique qu'on donne à ceux qui œuvrent dans chaque branche. Ainsi, ceux qui gèrent des entreprises fabriquant des emballages ou des conditionnements s'appellent **emballagistes**³. Ceux qui produisent des lasers se nomment **laséristes**⁴. Les fabricants de ciment ou de béton deviennent des **cimentiers**⁵, tandis que les producteurs de bitume sont des **bitumiers**⁶. Ce procédé de désignation, qui avait cours pour les métiers — bijoutier, éclairagiste — glisse donc tout naturellement vers les professions industrielles. Quoi de plus naturel ! Et le bénéfice net, c'est la brièveté : la substitution du mot simple à la locution. Fabricant d'emballage devient emballagiste ; producteur de ciment, cimentier. Même les exploitants de mines prennent la livrée du **minier**⁷.

Ah ! les délices d'une langue vivante qui sait se renouveler pour

La crise marque peut-être la fin d'une époque. Ce serait « le crépuscule des Golden Boys », comme l'indique en grand titre *Le Nouvel Observateur* (23 oct.), et d'après la brochure du *Monde*⁸ : « Le temps de l'ingénierie financière arrive. Ruinés, les "yuppies" (*young urban professionals*) sont devenus des "puppies" (*poor urban professionals*). Eux et les autres "Golden Boys" n'ont plus qu'à laisser la place aux "rocket scientists", ces jeunes diplômés des grandes écoles formés à la discipline du placement savant. » ■

Zélie Guével
Ordre des comptables agréés
du Québec

1. Numéro spécial de *Dossiers et documents du Monde-Carrier* 1988. Brochure établie par le service documentaire et les correspondants du Monde.

tenter de mieux dire avec moins de mots ! De nos jours, cela s'appelle l'efficiency. ■

Robert Dubuc
Radio-Canada

1. « Ciel, emballagiste à vocation internationale », *Point Avenue*, 1988, n° 13, p. 15.

2. « Nous restons des laïques », *Déclaration du FOG de l'Institut*, entreprise qui vient de racheter les asen industriels de l'ouest, *Point Avenue*, 1988, n° 13, p. 4.

3. « Des routes en bitume ou en béton ? Les cimentiers passent à l'offensive », *Point Avenue*, 1988, n° 13, p. 20.

4. « Face aux bitumiers, qui effleurent la quasi-totalité des chantiers routiers », *Point Avenue*, 1988, n° 13, p. 20.

5. Le plus grand producteur français de ciment et de béton, son homologue allemand (...), a annoncé le regroupement européen C. C. (Cement and Concrete) les autres, *Point Avenue*, 1988, n° 13, p. 20.

Erratum : une conjonction lourde de sens...

Dans l'article « Église, moi ? » Ah par là, recevez d'ordres ! », paru dans le numéro de juin dernier, une conjonction a su briller par son absence. En effet, au 19^e alinéa, il fallait lire : « Pour les uns, majoritaires, il n'y a pas y avait sous-entendu que si l'entreprise possède les ressources qui lui permettent, en temps normal, d'effectuer le travail en cause. » Toutes nos excuses pour ce contre-sens.

John CHANDIOUX

experts-conseils inc.

Le premier développeur québécois d'applications linguistiques sur ordinateur :

- Concepteur et propriétaire du fameux système de traduction automatique MÉTÉO utilisé par Environnement Canada.
- Premier fournisseur de dictionnaires et de détecteurs de fautes d'orthographe pour le marché francophone.
- Développeur de modules linguistiques pour les grandes maisons d'édition de logiciels et pour distribution directe au Canada et à l'étranger.

Tous nos logiciels sont écrits en langage GramR (MD), un langage de programmation de notre conception.

Spécialités :

- Listes de mots
- Détecteurs de fautes d'orthographe
- Détecteurs de fautes de grammaire
- Accentuation automatique
- Didacticiels pour l'enseignement des langues
- Interfaces en langue naturelle
- Systèmes dédiés de traduction automatique
- Recherche et développement

Pour de plus amples renseignements :

Développement

John CHANDIOUX inc.
Bureau 195
1253, avenue McGill College
Montréal H3B 2Y5

Distribution

EDIT inc.
Bureau 195
1253, avenue McGill College
Montréal H3B 2Y5

Tél. : (514) 871-0053 — Fax : (514) 871-1269 — Téléc : 055-60344

Terminomètre est un bulletin de liaison et d'information bilingue (français-espagnol) sur la terminologie, la linguistique informatique et l'édition de dictionnaires, publié par l'Union Latine. Son objectif : « informer le plus brièvement possible, mais sur le plus grand nombre d'activités et de projets menés dans l'ensemble des pays d'expression néo-latine, ou dans d'autres ensembles linguistiques ». Le numéro spécimen contient notamment des nouvelles sur les activités en matière de recherche, d'enseignement et de collecte terminologique. (Secrétariat Général de l'Union Latine, 14, bd Arago, 75013 Paris)

La Federlingua, association professionnelle de la traduction, de l'interprétation et des services linguistiques de Belgique, créée en février 1987, publie un journal **Federlingua News**. À noter dans la première livraison : « Pourquoi sommes-nous contre la "réglementation de traducteur et d'interprète" ? », « Dossier enseignement de langues », et « Dossier traduction automatique ». (Federlingua a.s.b.l., Chaussée de Wavre, 564, 1340 Bruxelles)

Universités (8,4), journal d'information de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF), a consacré un dossier à la traduction en Amérique latine, en Argentine, au



Brésil, ainsi qu'au Venezuela. La dernière livraison (9,1) en fait paraître un autre sur l'expérience nord-américaine. Au sommaire, « La traduction au seuil de l'An 2000 », « Le français et les industries de la langue : bilan et perspectives », « De l'importance de la traduction », « L'enseignement de la terminologie dans les universités canadiennes », et « L'orientation des programmes de traduction et d'interprétation au Canada anglais et aux États-Unis ». (AUPELF, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. A, Montréal H3C 3J7. Abonnement annuel : 20 \$)

Au sommaire de **Recherches à l'Université de Montréal** (3,3), un dossier complet sur les recherches

en traduction effectuées au Département de linguistique et philologie de cette même université. (Université de Montréal, Direction des communications, C.P. 6128, Succ. A, Montréal H3C 3J7)

L'American Literary Translators Association (ALTA) publie **Translation Review** trois fois par année. Le numéro 23 contient notamment les articles suivants : « Translation Theory : A Challenge for the Future », « Teaching Translation: Some Notes Toward a Course Structure », « Teaching Students to Write in Their Own Voice: The Practice of Translation », et « The Translation Context: Cultural Factors in Translation ». Le numéro 24 a pour thème « Translation and the Future of Education ». (The University of Texas, Box 830688, Richardson, Texas 75083-0688. Abonnement annuel : 20 \$ US [particuliers], 10 \$ US [étudiants])

Consensus (15,2), publié trimestriellement par le Conseil canadien des normes, consacre un de ses articles à la banque de terminologie du Secrétariat d'État, qui contient plus de trois millions de termes normalisés. (350, rue Sparks, bureau 1200, Ottawa (Ontario) K1P 6N7)

La Society for Technical Communication, association américaine, publie une revue trimestrielle : **Technical Communication**. Au sommaire de la dernière livraison (35,1), des sujets variés : « Technical Reading Processes and Collaborative Learning: New Approaches to Structuring Readable Texts », « The Audiovisual Capabilities of Computers », « The Planning and Ergonomic Design of Technical Presentation Rooms », « Master's Degree Program in Technical Communication », « Approaches to Computer-assisted Translation in Canada », et « The Edi-



TRADUCTIX

**services conseils
en traduction
assistée par ordinateur**

Claude Béland
Président

Danièle Laflamme
Adjointe à la recherche

2705, boul. Édouard-Montpetit,
app. 11, Montréal (Québec)
Canada H3T 1J6
(514) 738-8861
Télécopieur (514) 871-1269

tor's Nightmare: Formatting Lists Within the Text », (815 15th Street, NW, Washington, DC 20005. Adhésion à l'association : 70 \$ US – comprend notamment l'abonnement à la revue et à un bulletin d'information. Abonnement annuel à la revue : 30 \$ US)

Au sommaire du **Bulletin de l'A.C.T./C.A.T.S. Newsletter** (1,2), le programme du premier colloque de l'Association canadienne de traductologie à Windsor (30-31 mai 1988) et le résumé des communications présentées.

Parmi les articles publiés dans **Langues et Linguistique** (14), revue de l'Université Laval, signalons « Le rôle de la terminologie traductionnelle en aménagement linguistique dans le contexte moderne » et « Le syntagme figé dans le domaine de la télématique : approche terminologique ».

La francisation en marche (6,3) souligne dix ans de francisation dans l'entreprise (1977-1987) et présente un tableau des activités de francisation dans les domaines de l'industrie minière, de la métallurgie, de la télédiffusion, de l'industrie des produits chimiques et des aliments et boissons. Enfin, on trouve une liste complète des entreprises qui ont obtenu leur certificat de francisation permanent avant le 31 décembre 1987.

Le **Bulletin du Conseil de la langue française** (5,1) consacre un dossier à l'aménagement linguistique et publie des extraits substantiels des communications présentées à l'occasion d'un séminaire sur l'aménagement linguistique tenu le 10 décembre 1987.

Dans **InformATIO** (17,1) l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario annonce que le bulletin devient une publication trimestrielle.

À signaler : le premier d'une série d'articles sur l'utilisation du logiciel WordPerfect par les traducteurs.

Au sommaire de **Technostyle** (6,2), « The Language of Evaluation », « La rhétorique du discours politique », « Developing Trainer's Aids – Course Handouts » et « Analyse de l'élaboration du document : Outil pour le formateur – documents à distribuer, publication destinée aux experts techniques qui préparent le matériel didactique ».

The ATA Chronicle (17,2-3) propose entre autres un mini-glossaire de la traduction automatique et une liste de répertoires terminologiques – plus d'une centaine – relatifs aux sciences de la santé. De plus, on apprend que le Regional Congress of North America et le congrès de l'ATA, qui doivent se tenir à l'automne 1989, n'auront pas lieu à Boston comme on l'avait annoncé. (Notamment, parce que le prix d'une chambre d'hôtel à Boston atteint maintenant 150 \$ US par jour.) Lieu prévu : Arlington (Virginie).

Dans **Meta** (32,4) signalons des articles sur « L'équivalence en traduction », « Translation Theory: Where Are We Going? » et « Délivrer la Bible : la théorie d'Eugène Nida », ainsi que des études sur les termes « boxer », « cas », « amiante », « asbeste » et « répudiation de contrat ». La dernière livraison (33,1) est consacrée à la traduction et à l'interprétation au Japon.

Lexicom (24) nous fait découvrir (ou redécouvrir) quelques néologismes financiers : « carve-out accounting », « creative accounting », « greenmail », « hostile takeover »...

ITI News (3,1) rend compte du XI^e Congrès mondial de la FIT et de la « 9th Translating and the Computer

Conference ». On présente en outre aux lecteurs un article sur la formation des traducteurs et interprètes du tiers monde et sur l'interprétation judiciaire.

L'Actualité terminologique (21,1) célèbre cette année son 20^e anniversaire. En plus des études et articles habituels, une dizaine de pages sont consacrées à l'histoire du bulletin.

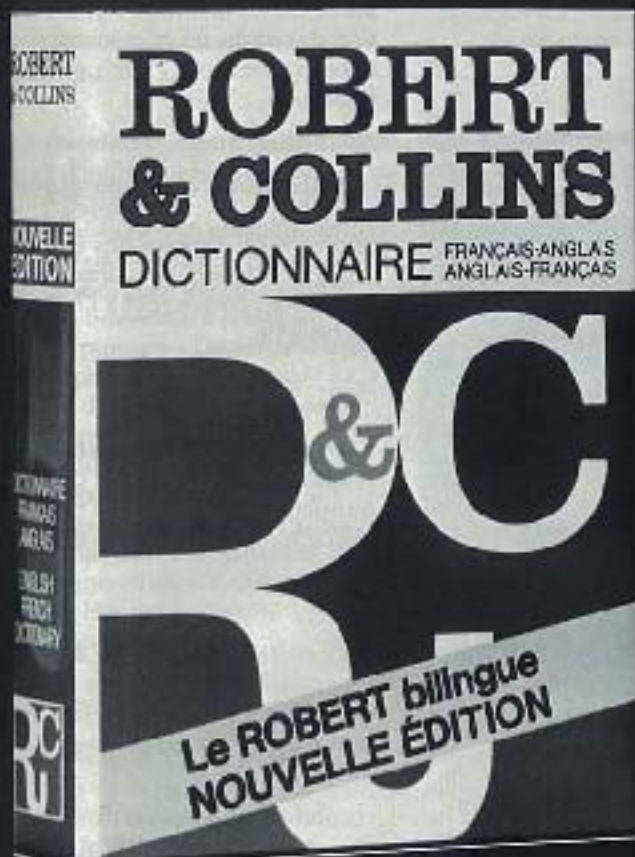
Dans **Language Monthly** (53,54) retenons : « The future of Chinese translation » et « Bi-text, a new conception in translation theory ».

Dans **Traduire** (135), signalons les articles « Les dix règles du langage inform(at)ique » et « La traduction scientifique et technique à l'IFP ».

Language Technology (6,7,8) continue de nous servir par sa qualité et l'actualité des sujets traités. Le numéro 6 contient notamment des articles sur le doublage et le sous-titrage de films ainsi que sur le projet de traduction automatique Rosetta. Au sommaire du numéro 7, une entrevue avec Alan Kay, l'un des plus grands théoriciens de l'informatique, et des articles sur l'anglais fondamental (Controlled English) et sur la relance de Systran. « Messageries roses », vous connaissez ? Peut-être. Minitel ? Sûrement. Pour savoir comment l'un et l'autre sont reliés, il faut lire l'article « La Vie en Rose » du numéro 8. Pour les personnes que le traitement de texte intéresse davantage, la dernière livraison offre entre autres une étude de la version 5.0 de WordPerfect.

Parmi les articles présentés dans la revue **Le linguiste/De Taalkundige** (33,3), relevons : « S.G.B.D. et terminologie » et « Projet de questionnaire sur la terminologie dans les entreprises belges ».

Monique C. Cormier



l'outil de la communication

Nouveauté: une grammaire active, placée en fin d'ouvrage, regroupe des milliers de structures syntaxiques selon la fonction qu'elles accomplissent dans la communication.

La conjugaison des verbes anglais et français.

Plus de 15 niveaux de langue: littéraire, argotique, dialectal, archaïque, humoristique...

L'inventaire des abréviations et sigles indispensables à la compréhension de la presse contemporaine et des néologismes qui rendent compte de l'évolution du monde d'aujourd'hui.

Un recensement très complet des noms propres: pays, lieux géographiques, événements historiques, prénoms, œuvres, personnages célèbres...

Un abondant vocabulaire de spécialité couvrant les technologies nouvelles et les disciplines de pointe: informatique, économie, biologie, espace, télécommunications...

Le traitement en profondeur des américanismes.

Près de 500 000 traductions.

Chaque mot difficile reçoit des équivalents variés couvrant tous les sens et tous les emplois.

Les variantes entre l'usage britannique et l'usage américain sont indiquées.

Plus de 110 000 locutions: proverbes, expressions figurées, phrases de la conversation courante...

Plus de 35 000 composés: les mots complexes, formés de plusieurs éléments, sont clairement regroupés en fin d'article.

Une consultation agréable.

La typographie permet de distinguer nettement les différentes parties de l'article (le mot, la phonétique, les explications, les locutions, les traductions).

L'article est clairement structuré et paragraphé.

La transcription phonétique de tous les mots selon les règles de l'Association phonétique internationale.

En vente
en librairie 34,95\$

Un travail ardu et ingrat : un guide bibliographique

Somme de travail considérable, qui couvre plutôt bien toutes nos différentes disciplines

Bibliographie du traducteur *Translator's Bibliography*. Collé de l'École de traducteurs et d'interprètes, Collège de traductologie n° 6, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, xii + 332 p.

CETTE importante bibliographie est une refonte du *Guide bibliographique du traducteur, rédacteur et terminologue*, publié en 1979 dans la même collection par J. Delisle et L. Albert. L'ouvrage a été considérablement remanié et augmenté, notamment par l'ajout d'une partie sur la langue espagnole et d'une autre, imposante, sur les ouvrages des disciplines de spécialités. Bien que daté de 1987, il est, comme on l'indique dans l'avant-propos, le résultat de recherches terminées en 1985. Cela explique l'absence remarquable de nombreux titres récents, notamment des différentes versions du *Dictionnaire thématique visuel* de J.-C. Corbell (1986 et 1987), du *Guide pratique de la communication scientifique* de R. Bénichoux (1985), de *La Traduction technique* de C. Bédard (1986) et de la deuxième édition du *Robert-Collins*.

L'ouvrage est bien structuré, sa présentation est aérée et il comporte une table des matières détaillée et un index des auteurs. La première partie recense les ouvrages sur la traduction, l'interprétation et la terminologie, tant du point de vue de la théorie que de l'histoire ou de la pédagogie. Il n'est pas toujours possible de tout consigner, mais on ne peut s'empêcher de noter quelques

omissions, par exemple l'absence de certains numéros spéciaux de *Meta* (ou d'autres revues) ou encore, dans la section *Traduction technique*, d'articles de P. Horguelin, J. Iethuillier et V. Nekrassof, parus dans la même revue. De même, on peut relever certaines curiosités, la plus surprenante étant de voir *Termium* classé parmi les périodiques.

La plus grande faiblesse de cette première partie se trouve toutefois dans la sous-section *Banques de données documentaires et terminologiques*. Curieusement, on néglige *Termium/DTC*. On mentionne *Eurodicautom*, mais pas les autres grandes banques européennes (*Franterm*, *Normaterm*, *Team*, *Lexis*, *Danterm*, *Termdok*, etc.). On cite *CompuServe*, mais on oublie à peu près tous les autres serveurs de banques : *The Source*, *Dialog*, *Orbit* et, surtout, les serveurs canadiens tels *CAN/SDI*, *CAN-OLE*, *DSI/CB* (Centrale des bibliothèques), *Informathèque* et *Télésystèmes d'IST* (Questel), etc.

Quant aux banques de données documentaires, elles sont absentes : on propose plutôt quatre répertoires de banques de données.

Par ailleurs, les titres les plus récents de la section *Traduction automatique et assistée par ordinateur* datent de 1982, lacune plutôt gênante pour un secteur en plein essor.

S'il m'est permis de faire une suggestion aux auteurs, il me semble qu'il y aurait intérêt à introduire ici une section (sinon un chapitre entier) sur les publications et les outils logiciels : « orthographeurs », thésaurus, conjugueurs,

systèmes de TAO (Logis, XLT de Socatra, Weidner, Alps, Systran, Cats, etc.), systèmes terminologiques (p. ex. *Termex/Mercury* de Linguatex International ou *Termium* sur disque optique), etc.

Les parties 2 à 5 portent respectivement sur la langue française, la langue anglaise, les dictionnaires bilingues généraux et les ouvrages en espagnol. Là encore, quelques omissions. Par exemple, dans la section *Ouvrages spécialisés* sur la langue française, on mentionne les ouvrages de A. Buzes, N.-E. Dionne, O. Dunn et de quelques autres sur les canadianismes, mais on omet le *Dictionnaire canadien-français* de S. Clapin, *Richesse et Particularités de la langue française au Québec*, de A. Clas et coll., de même que le *Trésor de la langue française au Québec*, de C. Poirier et coll., dont on a publié le premier volume en 1985 (à moins que « Poirier, C., *Dictionnaire du français québécois - volume de présentation* » ne tienne pour cet ouvrage).

La sixième et dernière partie, celle des *Domaines spécialisés*, constitue près de la moitié de l'ouvrage. Établis selon la classification *Library of Congress*, les domaines de spécialités retenus s'étendent sur tout le champ des connaissances, des sciences humaines et sociales aux sciences et aux techniques, y compris les techniques guerrières ! On peut contester la pertinence de l'inclusion de certains domaines ou sous-domaines, et déplorer l'absence d'autres. Ainsi, quelques sous-classes sont particulièrement pauvres (*Socialisme-communisme-anarchisme*, trois entrées ; *Histoire de la civilisation*, une entrée ; ou *Amérique*, une entrée), tandis qu'il n'y a pas de sous-classe pour le génie hydraulique, les routes, les chemins





Josée Ouellet Simard

(514) 663-2448

traduction spécialisée
en administration

458, rue de Guyenne
Laval-des-Rapides
H7N 4A3



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTREAL (QUEBEC) H4V 1K7
TÉLÉPHONE: 482-6751

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTE

AES 7200

MICOM 3004

AES PLUS

MICOM 2001

Les mots
cabinet de langagier

Julie Desgagné

3485, av. Ellendale, n° 12, Montréal H3S 1W8 - tél.: 341-6394

IBM



TRAITEMENT DE TEXTES

"Du début à la fin,
ceux qui savent vos besoins"

- préparation de documents spécifiques
- recatégorisation et placement de personnel
- formation (base, avancée, spécialisée)

4 Place Louis, bureau 290
Laval (Québec H7V 5Y1)
Télécopieur: 661-4009
Téléphone: (514) 664-5955

De plus, nous faisons
de la traduction



TRADUCTIONS TERRANCE HUGHES INC.

Terrance Hughes, Ph.D.

Membre agréé de la Société des traducteurs du Québec

1125, avenue Saint-Viateur ouest
Outremont (Québec)
H2V 1Y7
(514) 274-1577

*certifié de
traitement
de texte gpl*

(514) 465-9373
(514) 465-9198

MICOM
AES
IBM
L. 10021

1104, rue Victoria
Suite 105
Lamcyne, Qc J4R 1P9
Télécopieur: (514) 465-0603

yves gosselin

NEXYS

Services informatiques

Vente - Crédit-bail - Soutien technique
Bureautique - Edition électronique
Impression laser - Communications
Lecture optique

3470, rue Stanley, bureau 1905, Montréal H3A 1R9 - Tél.: 844-1196

de fer... Dans la classe *Sciences militaires*, on inclut la sous-classe *Artillerie* (une entrée), mais il n'y en a pas pour le génie militaire. Par ailleurs, des domaines aussi importants, aujourd'hui, que l'informatique, la télématique, les télécommunications, la télédétection, l'automatique, la robotique, la bureautique, sont noyés dans la sous-classe *Génie électrique et nucléaire — Électronique*. La classification *Library of Congress*, même si elle offre des avantages indéniables sur la CDU ou Dewey, n'en comporte pas moins de lacunes assez évidentes en documentation appliquée à la terminologie et à la traduction. Par exemple, trois classes sont réservées à l'histoire, mais une seule aux scien-

ces et une seule à la technologie. Avec l'explosion des sciences et des techniques, ces disciplines y sont de moins en moins à l'aise ! Il s'ensuit, notamment, que la sous-classe *Technologie chimique* se transforme en un fourre-tout comprenant des ouvrages sur l'extraction du pétrole, la technique du verre, l'énergie, l'industrie alimentaire et autres, tandis que les dictionnaires importants traitant véritablement de chimie, n'y figurent pas (à titre d'exemple, Duval, Duval et Dolique ou encore Sobiecka, Choinski et Majorek). Enfin, bon nombre d'ouvrages recensés en informatique datent des temps héroïques. Un tri s'impose.

L'établissement de bibliographies est un travail ardu et ingrat. L'ou-

vrage examiné représente indéniablement une somme de travail considérable. Les auteurs ont cherché manifestement à couvrir tous les aspects des disciplines qui sont nôtres et, malgré toutes ces critiques (constructives, je l'espère !), y sont parvenus plutôt bien. Cette deuxième édition a été stockée sur support magnétique, de sorte qu'il leur sera facile d'y apporter, en même temps que les mises à jour, les améliorations qu'ils jugeront à propos de faire dans les prochaines éditions. ■

Gilles Bélanger
Université de Montréal

Nouveautés

Traduction • Linguistique

• DEMANUELLI, Claude, *Points de repère : approche interlinguistique de la ponctuation français-anglais*, Saint-Denis, CIEREC, 1988, 278 p. (50 \$)

Se place dans une perspective interlinguistique, donc comparative, s'efforce de recenser et d'analyser les comportements du français et de l'anglais face à des claviers ponctuationnels en apparence semblables. (Librairie Olivier)

• LEHRBERGER, John and Laurent BOURBEAU, *Machine Translation: Linguistic characteristics of MT systems and general methodology of evaluation*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1988, 241 p.

Presents the different approaches to the use of computers in translation and explains the different types of systems that result. Contains a preliminary study of evaluation methodology and a detailed flow-chart of a typical second generation MT system. (Librairie Olivier)

• MEZEL, Kathy, *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaise et française au Canada / Bibliography of Criticism on English and French*

Literary Translations in Canada, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, 160 p. (19,95 \$)

Embrasse tout ce qui s'est écrit sur la traduction littéraire au Canada dans les deux langues officielles, de 1950 à 1986. (Librairie Olivier)

• NEWMARK, Peter, *A Textbook of Translation*, London, Prentice-Hall, 1988, 292 p. (16,95 \$)

Divided into two parts: a comprehensive discussion of most subjects and problems that arise in translating, and illustrative examples of translational text analysis, translation with commentary and translation criticism. (Librairie Olivier)

• SINCLAIR, J.M. (Ed.), *Looking Up: An account of the COBUILD Project in lexical computing*, London and Glasgow, Collins Publishers, 1987, 182 p.

Record of the innovative project in lexical computing which has led to the publication of the *Collins COBUILD English Language Dictionary*. (Librairie Olivier)

Divers

• ATTAL, Jean-Pierre, *Grammaire et usage de l'anglais*, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1987, 991 p. (69,95 \$)

Ouvrage qui traite des questions grammaticales classiques, et qui accorde une place importante à l'adverbe, à la particule adverbiale et à la préposition. (Librairie Olivier)

• COHEN, Marcel, *Histoire d'une langue : le français*, Paris, Messidor-Éditions sociales, 1987, 513 p. (51,25 \$)

Ouvrage de référence sur l'histoire du français. Réimpression de l'édi-

LIBRAIRIE

Olivieri

ARTS ET LETTRES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
EN TRADUCTION

• ARCHITECTURE
• CINÉMA
• CRITIQUE
• DANSE
• HISTOIRE DE L'ART
• MUSIQUE
• PEINTURE / SCULPTURE
• PHOTOGRAPHIE
• THÉÂTRE

3527 RUE LACOMBE, MONTRÉAL H3T 1M2

TÉL. 738-0638

Marina Yaguello Catalogue des idées reçues sur la langue



tion de 1967, la dernière à avoir été revue et mise à jour par l'auteur. (Librairie Olivieri)

• HUCHON, Mireille, *Le français de la Renaissance*, coll. « Que sais-je ? », n° 2389, Paris, P.U.F., 1988, 128 p. [7,25 \$]

Compte cinq chapitres : Langages et langues ; Codifications ; Vocabulaire ; Prononciation ; Morphologie et syntaxe. (Librairie Olivieri)

• MAURIS, Jacques (dir.), *Politique et aménagement linguistiques*, Québec / Paris, Conseil de la langue française / Le Robert, 1987, 571 p.

Décrit les efforts entrepris dans plusieurs pays pour traiter la langue comme une véritable ressource sociétale. (Librairie Olivieri)

• Ministère de l'Éducation, *Pour un genre à part entière : guide pour la rédaction de textes non sexistes*, Québec, ministère de l'Éducation, 1988, 36 p.

Guide en deux parties : la première porte sur les règles de rédaction, la seconde traite de la féminisation des titres et des fonctions. Une bibliographie et une liste de noms féminisés complètent le guide.

• WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, coll. « La fondation des sciences », Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, 385 p. [29,95 \$]

Ouvrage divisé en six parties : D'où vient le français ? ; Dialectes et parois ; Le français en France ; Le français hors de France ; Qu'est-ce que le français ? ; Où va le français ? (Librairie Olivieri)

• YAGUELLO, Marina, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Seuil, 1988, 192 p. [8,95 \$]

L'auteur rappelle ici, sous une forme accessible à tous, ce qu'est une langue. (Librairie Olivieri)



Le pictogramme du comptable sumérien

Georges Jean, *L'écriture mémoire des hommes*, découvertes Gallimard Archéologie, Paris, Gallimard, 1987, 224 p. (plus de 300 illustrations, dont un Fortiflex en couleurs)

IL S'AGIT d'un magnifique petit ouvrage, de prix et style très accessibles, qui convie ses lecteurs à une promenade à travers le savoir de l'humanité en marche : Sumer, Champollion, l'île de Pâques, Gutenberg, Phéniciens, Chinois, Arabes, Grecs, Étrusques et tant d'autres. Une bonne partie de l'ouvrage est consacrée aux « alentours » de l'écriture : « Reflet des langues et des musiques, jeux, poèmes, lettres et signes : ce que l'humanité dit d'elle, ce qu'elle rapporte de l'histoire des hommes. » On y retrace l'évolution de la typographie, celle des chiffres, celle de la notation musicale, à côté de calligrammes d'Apollinaire, d'explications sur les calligraphies arabe et chinoise, de planches d'alphabets anciens tirées de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, d'une présentation de « L'Épopée de Gilgamesh », la plus vieille légende de l'humanité.

Bref, un hymne à l'écriture accompagné d'une sérieuse bibliographie et d'une riche iconographie.

L'écriture mémoire des hommes, depuis 6 000 ans que l'espèce écrit... toute l'espèce, ou une partie ? Georges Jean, éminent professeur de sémiotique et de linguistique à l'Université du Maine, explique : « Malgré son développement [chez les Anciens Mésopotamiens], l'écriture demeure le domaine réservé d'une élite, à laquelle elle confère plus de pouvoir. (...) Les maîtres de l'écriture, les scribes, constituaient tant à Babylone qu'à Assur, en Assyrie, une caste aristocratique, plus puissante parfois que les courtisans ou le souverain lui-même... illettrés. Les écoles de scribes, qui leur étaient réservées, connaissaient une discipline sévère (...) Savoir écrire et lire était déjà un pouvoir et une force. Ce savoir restera un privilège. » À rapprocher des 300 000 alphabètes complets du Québec. Et encore à la page 59 : « Fait rare dans toute l'histoire de

l'écriture, le tiffinagh est l'apanage des femmes. La société targule est, en effet, matriarcale : ici comme ailleurs, posséder l'écriture, c'est posséder un certain pouvoir. Avec cette légende : « Cette lettre récente en tiffinagh, écrite par une jeune femme targule à un Français, est un exemple vivant de la longévité d'un alphabet lointain inspiré du phénicien. »

Un grand voyage où vous vous délecterez des tablettes d'Uruk, du calendrier d'Éléphantine, du disque de Phaistos — indéchiffré —, de papyrus, de bas-reliefs, de parchemins, d'enluminures, d'estampes et où vous constaterez que

l'écriture, une invention des Dieux, est en fait due à des... comptables : « On ne peut pas tenir de registres de comptes oralement. C'est pour cette raison toute prosaïque que naquit l'écriture. » ■

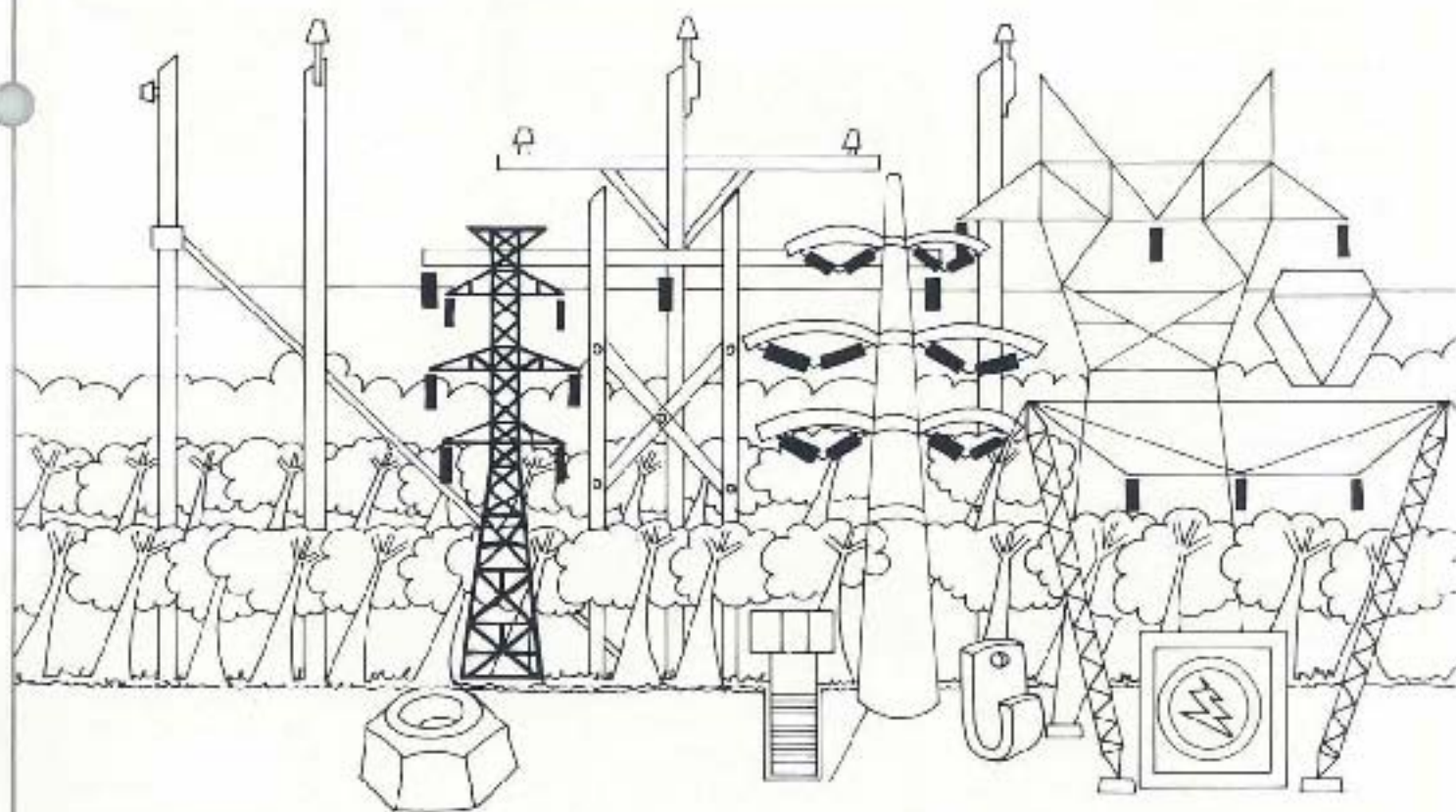
Solange Lapierre



Le français technique vit à Hydro-Québec et il se porte bien

Non seulement au service Édition et Communication écrite, mais aussi dans les centrales et les postes, au réseau de distribution...

Dans les lexiques également. Notamment le *Vocabulaire illustré des lignes aériennes*, fascicules 1 : *les supports*, 2 : *les conducteurs et les isolateurs*, 3 : *ingénierie et construction*, et 4 : *entretien*.



La revanche d'une traductrice resubstantifiée

Après le traumatisme que m'ont causé les propos de Mitterrand sur le manque de substance des traducteurs (voir *Circuit*, n° 21, p. 2), j'ai décidé de m'en remettre à l'histoire pour essayer de comprendre d'où nous venait cet air de carcasse éthérée. Je suis on ne peut plus satisfaite des résultats de ma recherche.

Voilà. Tout a commencé à Babel. Vous vous souvenez de Babel. C'était après que Dieu le Père a piqué sa colère diluvienne et envoyé ses Yahvémacoutes zigouiller les humains. Comme il était pas bête et qu'il savait que ça valait pas la peine de régner sur un royaume tout nu, il a donné un gros parapluie à notre ancêtre Noé pour le tenir bien au sec pendant qu'il lavait la planète. Une fois la zone de basse pression disparue, notre arrière-arrière-arrière... grand-papa décida de repeupler la terre ; en fait, il a refilé la job à ses fistons parce que lui était déjà très vieux et très fatigué. Ça fait que c'est à Sem, Cham et Japhet qu'on doit l'incroyable tour de force d'avoir réinventé l'humanité. Sans femmes ! Ils n'ont engendré que des hommes !

Ces hommes, nous dit la Bible, parlaient tous la même langue. Même qu'ils s'entendaient parfaitement sur la terminologie ! Quand ils ont vu qu'ils étaient tous d'accord, ils ont décidé de construire la tour de Babel, une sorte de gratte-ciel ou de stade olympique de l'époque (chères traductrices, n'essayez pas de comprendre pourquoi l'unilinguisme mène à la construction de gros buildings, c'est sûrement un trait particulier de la logique masculine). Yahvé, lui, pendant ce temps-là, regardait ça

de très haut. Comme il a pas aimé la tour, probablement parce que les hommes avaient oublié de l'intégrer à un plan d'urbanisme, il a piqué

Dieu le Père, dans son boucan céleste habituel, a créé les traducteurs, les traductrices, la traduction automatique et, du même coup, les congrès



une autre crise. Alors il a fait « abracadabra » et hop ! le multilinguisme est né.

Quelques milliers d'années plus tard, Dieu le Père, rongé par les remords, décida d'envoyer son fils réparer le marasme qu'il avait créé. Dieu le Fils, après avoir constaté les dégâts de l'opération Babel, est allé lobbyer auprès de son papa et lui a démontré par $a + b$ que la seule solution, c'était la traduction. Entretemps, les apôtres étaient occupés à fonder le Club des douze (un genre de cabinet langagier), avec Don Petrus à la présidence. Les femmes, comme d'habitude, n'avaient pas accès aux postes de vice-président, mais elles arrivaient à travailler comme secrétaires ou adjointes. C'est ainsi que le jour de la Pentecôte, pendant une réunion du Conseil,

de la STQ, je cite : « Ils virent apparaître des langues qu'on eût dites de feu ; elles se divisaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux (c'est-à-dire les apôtres et la sténo qui prenait les notes ; c'est d'ailleurs à cette noble inconnue que remonte la coutume de faire traduire aux secrétaires les élucubrations de leurs patrons). Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. » (Actes des Apôtres, 2,3)

Et voilà, Mitterrand, eat your heart out ! Les traducteurs ne manquent pas de substance, ils sont tout simplement pleins d'esprit ! ■

Mercedes Vilhals Hernández

"Vingt fois sur le métier..."



Le Mûrier à tisser — Van Gogh

LINGUA
cabinet de traduction

Complexe Saint-Charles
1111, boul. Saint-Charles Ouest
Bureau 408
Longueuil (Québec) Canada J4K 5G4
Télécopieur : (514) 646-2726
Téléphone : (514) 646-1951

La langagerie

Le plus important
cabinet de traduction
de Montréal met à la disposition
de sa clientèle

un personnel compétent et dynamique;

des services linguistiques souples pour répondre à des besoins spécifiques;

un service personnalisé;

son envergure et sa capacité de travail;

son souci d'innover et de rester à l'avant-garde de la communication multilingue.



La langagerie

1200, avenue du Collège McGill
Montréal (Québec)
H3B 4G7
Téléphone : (514) 875-8820
Télécopieur : (514) 875-8467